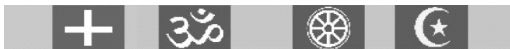


G R I M E R

La communauté hindoue tamoule sri-lankaise de Montréal en contexte

Par Mark Bradley
sous la supervision de Mathieu Boisvert



Sommaire

Chapitre 1 : l'identité tamoule
page 2

Chapitre 2 : la communauté
tamoule de Montréal
page 8

Chapitre 3 : l'hindouisme des
Tamouls de Montréal
page 13

Conclusion
page 22

Le présent document vise à fournir un certain nombre de références (politiques, culturelles, sociales et religieuses) relatives à la communauté tamoule saivite de Montréal, que le Groupe de recherche interdisciplinaire sur le Montréal ethno-religieux (GRIMER) se propose d'étudier plus particulièrement au cours des prochains mois. Bien qu'elle fasse partie des minorités dites visibles, la communauté tamoule montréalaise originaire du Sri Lanka n'est pas bien connue. Elle est peu nombreuse et on en parle peu dans les médias. De leur côté, les Canadiens connaissent mal le pays natal de ces Tamouls où sévit, depuis plus de vingt ans, une guerre civile qui les oppose à la majorité cingalaise. De la même façon, les gens d'ici savent très peu de choses sur leur langue et leur culture fort anciennes, ou sur la civilisation dravidienn¹ à laquelle ils appartiennent. Ce document a donc pour objectif de faire découvrir sommairement cette communauté récemment arrivée au Québec en retraçant son histoire d'abord, puis en esquissant ses principales structures communautaires ici et, dans un troisième temps, en fournissant quelques clés pour

¹ Emprunt du sanskrit *dravida*, traditionnellement utilisé pour décrire les peuples du Sud et plus particulièrement les Tamouls. C'est l'orientaliste anglais Robert Caldwell qui, le premier, en 1856, employa le terme « *dravidian* » pour décrire cette autre importante famille de langues du sous-continent indien, face à la famille « *indo-aryan* » associée aux langues indo-européennes.

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

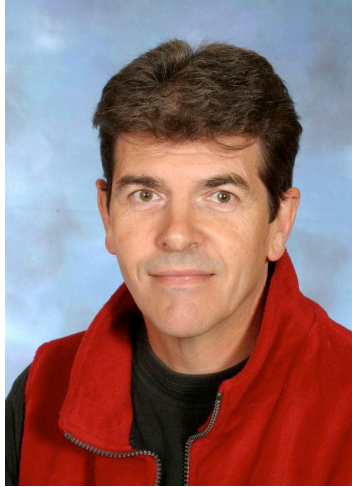
mieux comprendre la religion de la majorité d'entre eux, le *Saiva Siddhanta*, une des branches majeures de l'hindouisme. Peu de Montréalais soupçonnent en effet que, tous les jours de l'année, tout près de chez eux, se pratiquent des rituels de culte, certains parmi les plus anciens de la planète, répétés de façon presque inchangée depuis plus de 2 000 ans.

Cette étude est donc présentée en trois parties. Si le second chapitre est consacré à la communauté tamoule montréalaise proprement dite, présentant certaines données socio-démographiques, de même qu'une description de ses principales structures communautaires, nous avons cru bon débiter, en première partie, par une présentation sommaire de leur pays d'origine, une évocation de leur histoire et de leur culture, de même qu'une mise en contexte du conflit qui les a amenés à se réfugier au Canada.

Le troisième chapitre, quant à lui, sera tout entier consacré à la religion shivaïte orthodoxe pratiquée par la majorité des Tamouls sri-lankais de Montréal, le *Saiva Siddhanta*, et nous aurons l'occasion d'étudier de façon plus particulière certaines de leurs cérémonies liturgiques et quelques rituels de culte. Enfin, nous terminerons cette recherche avec la description d'un des dieux les plus populaires du sud de l'Inde et pour lequel les Tamouls ont une grande dévotion, le Seigneur Murugan.

Avant de débiter, une mise au point : en hindi, les adorateurs de Shiva sont appelés *Saiv* et la langue anglaise les a donc tout naturellement nommés *Saivites*. En français, le terme retenu pour les désigner est plutôt *shivaïte*. Nous avons choisi de ne pas éliminer un terme au profit de l'autre, mais plutôt de réserver *shivaïte* aux adorateurs de Shiva en général, et d'utiliser

saivite pour distinguer les fidèles du *Saiva Siddhanta*, la plus importante secte du shivaïsme contemporain, qui est également la religion de la majorité des membres de la communauté tamoule sri-lankaise de Montréal.



Mark Bradley, adjoint de recherche, GRIMER

Chapitre 1: l'identité tamoule

Repères géopolitiques

Le Sri Lanka est une île d'environ 65 000 kilomètres carrés située au sud-est de l'Inde et habitée par près de 19 millions de personnes², ce qui en fait l'un des pays les plus densément peuplés de la planète. À titre de comparaison, le Nouveau-Brunswick, avec à peu près la même superficie, est habité par moins d'un million de personnes. Notons toutefois que la densité de population du Sri Lanka est tout de même moindre que celle de ses voisins d'Asie du Sud, c'est-à-dire l'Inde, le Bangladesh et le Pakistan.

À peine 65 kilomètres séparent le Sri Lanka de son grand voisin du nord. Les deux pays sont reliés par une suite de ro-

² Department of Census and Statistics, Sri Lanka, <http://www.statistics.gov.lk/census2001/index.html>

chers coralliens qui isolent la Baie de Palk du Golfe de Mannar, et que les uns appellent le Pont d'Adam et les autres, le Pont de Rama, rappelant ainsi l'épopée du *Ramayana*.³

L'île possède en son centre-sud un massif montagneux culminant à près de 2 500 mètres, alors que la partie septentrionale est faite d'une vaste plaine qui s'étend jusqu'à la mer. Au total, les basses terres et les régions côtières constituent environ les quatre cinquièmes du territoire. Le pays se divise en deux zones, humide et sèche, déterminées par les précipitations annuelles qui varient entre moins de 1 000 d'une part, et plus de 3 500 mm de pluie de l'autre. La zone humide, balayée par la grande mousson d'été, correspond aux plaines côtières du sud-ouest, de même qu'aux terres hautes et aux montagnes du centre-sud de l'île. De son côté, la zone sèche couvre le reste du pays et ne peut compter en général que sur la mousson d'hiver, en provenance du nord-est, souvent irrégulière et qui parfois n'est tout simplement pas au rendez-vous, comme ce fut le cas en 2004 par exemple.

Au fil des siècles, l'île a connu plusieurs noms. Les habitants du sud de l'Inde la nommaient Ilankai, les Grecs et les Romains l'appelaient Taprobane, et les marins arabes la connaissaient sous le nom de Serendib. Elle fut ensuite Zeilan ou Seylan pour les marchands venus d'Asie de l'Est, puis Ceylao pour les Portugais, jusqu'à ce que Ceylon (Ceylan, en français) soit retenu par les colonisateurs anglais. La révision

³ Pour bien démontrer qu'ici, au sud du Tamil Nadu et au nord du Sri Lanka, nous sommes bien en pays shivaïte, rappelons que la version locale du *Ramayana* raconte que *Sita* façonna un *lingam-yoni* afin que son époux *Rama*, pourtant un avatar de *Vishnou*, puisse rendre hommage à *Shiva* pour le dénouement heureux de leur mésaventure à Lanka aux mains du démon *Ravana*. (Blank, 1992, p. 272)

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

constitutionnelle du pays, adoptée en 1972, lui conféra le nom officiel de Sri Lanka, qu'on peut traduire par « île resplendissante ».

Déjà, à l'époque romaine, cette terre était connue et visitée par des marins marchands, et Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle* (Pliny, 1942, p. 401) relate la visite à Rome d'une délégation de quatre ambassadeurs en provenance de Taprobane avec, à sa tête, un nommé *Rachias*⁴. Des pièces de monnaie romaines à l'effigie de l'empereur Claude ont aussi été trouvées dans les fondations d'un édifice par les Portugais, à Mannar, en 1574 (Hulugalle, 1999, p. 6). Mais l'île n'était pas uniquement tournée vers l'ouest ou vers l'Europe : Pline fait mention des échanges commerciaux de ces mêmes ambassadeurs sri-lankais avec les Chinois (p. 405).

En 1948, après 443 ans de colonialisme européen, d'abord aux mains des Portugais, puis des Hollandais et enfin des Britanniques, le Sri Lanka est devenu indépendant au sein du Commonwealth. Aujourd'hui il est divisé en 9 provinces et 25 districts, et sa capitale, Colombo, compte une population de plus de 2 millions d'habitants.

Depuis plus de deux mille ans, l'île est le foyer de deux grandes communautés ethnolinguistiques, la majorité cingalaise, essentiellement de religion bouddhiste, et une importante minorité tamoule, principalement hindoue et majoritaire dans le nord et l'est du pays qui, depuis avant l'indépendance, réclame une forme d'autonomie face au pouvoir central, sinon un statut particulier.

Aujourd'hui le partage ethnolinguistique est estimé⁵ comme suit : les Cingalais représentent de 70 % à 75 % de la population et les Tamouls, un peu moins de 20 %. Au plan religieux, les bouddhistes formeraient plus de 65 % de la population, les hindous environ 15 % et les chrétiens et les musulmans, environ 7% chacun.

En 1983, après des années de tension, le Sri Lanka a connu de violentes émeutes raciales qui ont fait des milliers de morts et des dizaines de milliers de réfugiés. À la suite de quoi, les positions des deux communautés se sont durcies et la guerre fut déclenchée. Aujourd'hui encore, un groupe armé, les Tigres de libération de l'Eelam tamoul⁶, contrôle toujours une partie du territoire sri-lankais, et il exige la partition de l'île pour y faire naître un pays indépendant qui porterait éventuellement le nom de *Tamil Eelam*.

Au cours des vingt dernières années, le conflit aura connu plusieurs cycles de combats, de trêves et de négociations, et il n'est toujours pas terminé. On estime qu'il a déjà fait près de 65 000 morts⁷, sans compter les blessés et les centaines de milliers de personnes qui sont maintenant réfugiées aux quatre coins du monde⁸. Un cessez-le-feu est entré en vigueur en février 2002, mais les négociations en vue de la signature d'un traité de paix définitif, qui avaient été interrompues au printemps 2004 pour la tenue d'élections législatives précipitées, n'ont toujours pas repris.

⁵ En raison de la guerre, le recensement de 2001 n'a pu avoir lieu dans toutes les régions de l'île.

⁶ *Liberation Tigers of Tamil Eelam (LTTE)*
⁷ *BBC News, South Asia*,
http://news.bbc.co.uk/1/hi/world/south_asia/2405347.stm

⁸ « *Political And Economic Situation of Sri Lanka and its Relations with the EU* », Parlement Européen, 17.1.2005,
http://www.europarl.eu.int/meetdocs/2004_2009/documents/fd/dsaa20050316_003/dsaa20050316_003en.pdf

⁴ Un traducteur anglais de Pline, H. Rackham, est d'avis que *Rachias* était peut-être un titre : *Rajah*. (Pliny, 1942, p. 403)

Pays par endroits surpeuplé, aux terres relativement pauvres, le Sri Lanka, est toujours déchiré par la guerre, et il n'a pas de réelle économie diversifiée. Ne pouvant compter essentiellement que sur le thé et le tourisme, le pays doit recourir fréquemment à l'aide extérieure qui, désormais, ne lui est versée par la communauté internationale qu'en fonction de ses progrès vers la paix.

Une histoire complexe

Les premiers habitants de l'île, les Nagas et les Yakkhas, semblent avoir été autochtones. Leurs descendants seraient les *Veddhas* actuels (Chaudhury, 1985, p. 18), les « peuples de la forêt », dont on ne trouve plus aujourd'hui que quelques descendants réunis en de très petites communautés, vivant dans la jungle. Quant aux ancêtres de la presque totalité des habitants actuels de l'île, ils seraient venus du territoire de l'Inde actuelle entre 600 et 300 ans avant l'ère commune et, d'après Mircea Eliade, ils étaient probablement hindous⁹. « Hinduism was the religion of the people before Buddhism was introduced during the time of Devanampiya Tissa, and Siva was the chief deity [...] » (Rasanayagam, 2003, p. 185)

« Des riziculteurs indiens viennent s'installer en zone sèche entre le VI^e siècle et le III^e siècle av. J.-C. Les uns viennent du sud de l'Inde, les autres du nord-ouest et du nord-est. Ainsi les premiers ou Tamouls appartiennent à l'aire culturelle dravienne. Les seconds ou Cingalais sont des Aryens. » (Paul, 1997, p. 15)

L'enseignement du Bouddha pénètre dans l'île au III^e s. AEC à la faveur d'une ambassade de l'empereur indien Ashoka, nouvellement converti, qui envoya son fils

⁹ « Il est probable que les brahmanes arrivèrent à Ceylan déjà au VI^e siècle av. J.-C. » (Eliade, 1983, p. 47)

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

Mahinda dans une mission de prosélytisme (Boulanger, 1991, p. 6). Selon l'hagiographie bouddhiste, ce serait à l'occasion de cette ambassade que l'écriture fut introduite au Sri Lanka et, avec elle, débuta l'histoire officielle du pays. C'est aussi de cette façon que nous a été révélée l'identité du premier roi connu de l'île, Devanampiya Tissa (c. 250-210). Si l'immigration dans l'île s'est étendue sur un certain nombre de siècles avant notre ère, elle est également venue en plusieurs vagues, et de diverses régions de l'Inde. Aujourd'hui, chacun des deux plus importants peuples de l'île, les Cingalais et les Tamouls, réclame tous deux le titre de peuple fondateur.

« Sinhalese [...] consider themselves to be descendants of the fair-skinned Aryan people of North India, pointing out that the Sinhala language is related to the refined and widely used Indo-European group of languages rather than to the Dravidian language of the Tamils, the darker-skinned, largely Hindu people of South India. » (Manogaran, 1987, p. 1)

Comme il se produit souvent dans les conflits interethniques, les récits mythiques de peuplement et de colonisation du Sri Lanka diffèrent passablement selon qu'on soit Tamoul ou Cingalais, les deux groupes présentant l'autre comme l'envahisseur. Aujourd'hui encore, la question n'a toujours pas été résolue de façon concluante : des deux peuples, qui est arrivé le premier ? Le roi Tissa était-il aryen ou dravidien ? Cingalais ou Tamoul ? La vie du premier roi légendaire du pays, Vijaya, telle que racontée dans le *Mahavamsa*, cette grande épopée cingalaise rédigée au V^e siècle de notre ère, est souvent interprétée par la majorité bouddhiste comme la réalité, et le roi Vijaya est considéré par ceux-ci comme une véritable figure historique

(Brunger, 1994, p. 86). Toujours d'après le *Mahavamsa*, le Bouddha serait venu dans l'île à quelques reprises, et nombreux sont les Cingalais bouddhistes qui considèrent ces visites comme des faits historiques.

Bien sûr, les Tamouls n'ont pas la même interprétation. Ils en ont même quelques autres (Brunger, 1994, p. 88). Certains soutiennent que les Cingalais sont simplement des Tamouls convertis au bouddhisme ; d'autres affirment que le prince cingalais Vijaya, à son arrivée dans l'île, trouva celle-ci peuplée de Tamouls et que c'est leur reine qu'il aurait épousé. Selon d'autres récits toujours, les Cingalais ne seraient venus dans l'île que plusieurs siècles plus tard, à l'époque de la rédaction du *Mahavamsa*, et le roi qui accueillit l'émissaire bouddhiste de l'empereur Ashoka ne se nommait pas Tissa mais bien Tissan, un Tamoul. Pour l'instant, la science n'a pas encore été en mesure de trancher ; des fouilles ont toutefois confirmé que des Dravidiens étaient déjà établis dans le nord du pays il y a près de 2 000 ans.

« The earliest archeological finds linking this area to South Indian Dravidian peoples are a group of megalithic burials at Pomparippu. They are dated between the second century B.C. and the second century A.D. » (Ryan, 1980, p. 3).

Par contre, personne ne conteste que, suite à l'arrivée du bouddhisme, une grande civilisation se développa dans l'île jusqu'au IX^e s. de notre ère. « [...] les souverains bouddhistes vont organiser le pays et le couvrir de réservoirs (*pokkana*) destinés à améliorer la culture du riz. » (Frédéric, 1987, p. 1023). C'est la grande époque du royaume d'Anuradhapura, situé au centre-nord du pays, dans la zone sèche. On assiste alors à la mise en place sur tout ce territoire d'une société dite « hydraulique

» (Paul, 1997, p. 16), basée sur l'irrigation, ce qui en fit la fortune.

Il semble également qu'au cours de cette période les bouddhistes et les hindous aient vécu en relative harmonie, comme en témoigne le chroniqueur Fa-Hien, un des premiers pèlerins bouddhistes à se rendre à Ceylan. Entre 399 et 414 EC, celui-ci y séjourna deux années dans le but de ramener une copie des écrits sacrés du bouddhisme orthodoxe *theravada*, en particulier ses règles disciplinaires (*vinaya*). Dans ses écrits, Fa-Hien relate l'arrivée de la relique sacrée (une dent du Bouddha) vers 313 EC et pour laquelle un sanctuaire fut alors érigé. Son témoignage est particulièrement révélateur quant à la cohabitation du bouddhisme et de l'hindouisme :

« The king scrupulously observes the rites of Brahma and the religious sentiments of the people inside the city are firmly established. Ever since this country has been under civilized government, it has known neither famine nor rebellion. » (Hulugalle, 1999, p. 16)

Certains historiens modernes estiment que les racines du conflit cingalais-tamoul pourraient remonter au V^e et au VI^e siècles de notre ère, à l'époque de la rédaction du *Mahavamsa*, alors que l'île était fréquemment la cible d'attaques de la part de trois puissants royaumes hindous d'Inde du Sud, les Pandyans, les Pallavas et les Cholas. (Manogaran, 1987, p. 24)

« [...] à partir du VII^e s., les rois d'Anurâdhapura commencent à s'opposer aux rois Pândya du sud de l'Inde tout en étant leurs alliés. L'île est bientôt conquise par les Chola du Sud de l'Inde [...]. » (Frédéric 1987, p. 1023)

Toute l'histoire médiévale de l'île est faite d'invasions provenant des royaumes du sud de l'Inde.

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

« Anuradhapura was sacked in 1017 by the Cholas to punish the Sinhalese ruler for assisting the Pandians against them in South India. Sri Lanka remained a province of the Chola empire for seventy-five years, during which time the capital was moved from Anuradhapura to Polonnaruwa. » (Manogaran, 1987, p. 25)

C'est aussi à la même période, c'est-à-dire à la fin du X^e siècle, que s'amorce le peuplement tamoul systématique du nord de l'île.

« It is only with the conquest of Ceylon by the South Indian dynasty, the Colas, in the late tenth century that increased Tamil immigration and settlement seem to have initiated the process which culminated in the culturally distinct area of Jaffna. It is clear that by the thirteenth century there were independent Tamil rulers in Jaffna and that they continued to encourage peaceful immigration from the south of India. » (Ryan, 1980, p. 4)

En 1215, le royaume de Polonnaruwa, à son tour, est vaincu.

« The Sinhalese chronicle *Rajavatiya*, which was written in the seventeenth century, places the blame for the ultimate disintegration of the Polonnaruwa kingdom on Magha of Kalinga, who invaded the island in 1215. References in the *Rajavatiya* to the plundering of Buddhist shrines by Tamils, the forced conversion of Buddhists to Hinduism, and the burning of the Rajarata, the "king's country," by an invading army from South India have had great impact on Sinhalese national consciousness. » (Manogaran, 1987, p. 26)

Devant l'avancée des Tamouls, les populations cingalaises quittent la zone sèche du nord de l'île, la plupart pour le sud et la zone humide. Les extrémistes cingalais, tout au long du XX^e siècle, ne manqueront pas de rappeler ces événements de façon à

entretenir, dans la conscience collective de la majorité bouddhiste, la peur de voir leur société à nouveau menacée, corrompue ou même anéantie par les invasions hindoues du sous-continent indien.

Au XIV^e siècle, un prince tamoul nommé Arya Chakravarty établit un royaume indépendant dans le nord et l'ouest de l'île, ce qui est confirmé par Ibn Batuta, grand voyageur épistolier, né à Tanger, en Afrique du Nord, en 1304, et qui a visité Ceylan un demi-siècle après Marco Polo.

« [...] on the ninth [day] we went to shore at the island of Ceylon. We perceived the island of *Serendib* raised in the air like a column of smoke. [...] it is the country of the Sultan *Airy Chacarouaty* » (Hulugalle, 1999, p. 47)

À l'arrivée des Portugais, en 1505, ceux-ci trouvèrent sur l'île divers royaumes, dont trois principaux. D'abord le royaume tamoul de Jaffna (Ryan, 1980, p. 2 ; Paul, 1997, p. 16), situé au nord de l'île, qui comprenait la péninsule du même nom, de même que tout le littoral septentrional de chaque côté de l'île. Également le royaume cingalais de Kotte, au sud de l'actuelle ville de Colombo, qui englobait les basses terres de la partie méridionale de l'île (*low-country*), et enfin le royaume de Kandy, hostile et inaccessible, qui contrôlait les hauteurs du centre de l'île.

Si les deux derniers étaient majoritairement bouddhistes, le royaume de Jaffna était, quant à lui, tout à fait hindou. Cette structure des trois royaumes ne fut pas contestée par les Portugais au XVI^e siècle, ni par leurs successeurs, les Hollandais au XVII^e (Manogaran, 1987, p. 3). Les Portugais reconnurent le royaume tamoul du nord, mais ils en destituèrent les rois pour leur substituer leurs propres gouverneurs. Ils s'appliquèrent aussi à convertir les populations au catholicisme, ils interdirent le

culte des idoles et entreprirent la destruction des temples hindous. À leur tour, les Hollandais poursuivirent l'interdiction des cultes ancestraux, aussi bien hindou, bouddhiste qu'animiste, et ils entreprirent de convertir la population au protestantisme. L'arrivée des Anglais, en 1796, ramena un peu de tolérance. La liberté de culte fut restaurée et une campagne de reconstruction de temples fut lancée (Ryan, 1980, p. 5). Au même moment, la couronne anglaise entreprit également de fondre tous les royaumes de l'île en une seule entité.

En 1802, l'île fut soustraite au contrôle de la *British East India Company* pour devenir la toute première colonie de la Couronne britannique (Wilson, 1988, p. 1) et, en 1815, après la capitulation du royaume de Kandy, les divers royaumes de l'île furent fondus en une seule administration centrale, de type coloniale. Cette date de 1815 est fort importante. Pour la première fois de son histoire, l'île était désormais unifiée politiquement. Par la suite, et au fur et à mesure que les différentes régions du pays allaient être reliées par la construction de routes et le développement du chemin de fer, les Tamouls et les Cingalais allaient à nouveau entrer en contact les uns avec les autres, cette fois non plus pour se combattre, mais désormais pour rivaliser face à l'étranger. Débute alors une lutte de pouvoir à trois, entre les deux communautés, d'une part, et l'occupant britannique de l'autre, qui sut, généralement assez bien, les jouer l'une contre l'autre. En 1948, lorsque les Anglais se retirèrent en accordant au Ceylan son indépendance tout en le maintenant au sein du Commonwealth, les Cingalais et les Tamouls se retrouvèrent de nouveau face à face.

Le conflit sri-lankais

Au cours des décennies qui suivirent la proclamation d'indépendance, le 4 février 1948, trois contentieux majeurs ont servi à alimenter le ressentiment des populations tamoules envers la majorité cingalaise : la langue, l'éducation et la colonisation forcée. Ces trois points de friction ont fini par convaincre une majorité de Tamouls que les Cingalais ne souhaitaient pas reconnaître la légitimité ni l'égalité de leurs droits, et que l'objectif à long terme du gouvernement sri-lankais était l'élimination pure et simple de la culture tamoule sur l'île.

Dès 1949, la majorité cingalaise a su utiliser à son avantage sa nouvellement acquise majorité parlementaire (Manogaran, 1987, p. 11). En effet, une des premières décisions du gouvernement de Colombo fut le retrait de leurs droits civiques à près d'un million de Tamouls (Coomarasamy and Shire, 1988, p. 6 ; Paul, 1997, p. 18 ; Ram, 1989, p. 41 et 111), pour la plupart ouvriers agricoles et leurs familles, désignés sous le nom de Tamouls Indiens pour les distinguer des Tamouls Sri-lankais, ou autrement appelés Tamouls de Jaffna. Ces immigrants avaient constitué la main-d'œuvre bon marché, d'abord saisonnière puis permanente (Paul, 1997, p. 15), que les colons anglais avaient importée d'Inde du Sud à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e pour travailler dans leurs exploitations agricoles, surtout les plantations de thé.

Avant l'indépendance, les Cingalais avaient souvent assuré aux Tamouls que leurs deux langues auraient le même statut (Julia, 1985, p. 27). Pourtant, en 1956, une des premières législations du gouvernement nouvellement élu de SWRD Bandaranaike fut de déclarer le cingalais seule langue officielle du pays (Paul, 1997, p. 20), à la place de l'anglais (Manogaran, 1987, p. 12). À toutes fins pratiques, cette mesure a

eu pour effet de bloquer l'accès aux emplois dans la fonction publique et dans les sociétés d'état aux Tamouls, dont la grande majorité ne parlaient pas le cingalais, ayant toujours privilégié l'anglais comme langue seconde.

En 1957, suite à de nombreuses protestations, le gouvernement accepta de reconnaître le tamoul comme « langue de la minorité nationale ». Ceci, toutefois, rendit furieux certains groupes cingalais radicaux et, en 1958, au cours d'émeutes sanglantes, des centaines de Tamouls furent tués (Brunger, 1994, p. 94), dix mille autres furent déportés vers Jaffna et plus de douze mille, placés dans des camps (Ram, 1989, p. 41). En 1959, le Premier ministre Bandaranaike fut lui-même assassiné par un moine bouddhiste (Julia, 1985, p. 23). Cette radicalisation cingalaise réussit si bien que la nouvelle constitution de 1972 retira toute mention de « langue de la minorité nationale » et confirma le cingalais comme unique langue officielle du Sri Lanka. Par la même occasion, le bouddhisme fut également reconnu religion d'État (Manogaran, 1987, p. 13).

Deuxièmement, le dossier de l'éducation nationale constitue également un enjeu majeur des relations tamoules-cingalaises des quarante dernières années. Jusqu'au milieu des années 1960, en effet, les examens d'admission dans les universités du pays (dont certaines des meilleures étaient situées dans le nord de l'île, particulièrement à Jaffna) étaient donnés en anglais, la langue du gouvernement jusqu'en 1956. En 1968, le gouvernement dominé par la majorité cingalaise refuse la création d'une université tamoule (Paul, 1997, p. 21) et décrète plutôt que la langue d'accès aux études supérieures sera désormais le cingalais. Par la même occasion, un système de « deux poids, deux mesures »

fut également instauré dans l'évaluation des demandes d'admission des membres des deux communautés, avec pour objectif avoué d'ouvrir plus grandes les portes de l'université à la majorité cingalaise tout en restreignant l'accès aux étudiants tamouls (Manogaran, 1987, p. 13).

Enfin, la délicate question de la colonisation. Au cours des années 1970, suite à la construction de l'immense barrage hydroélectrique sur la rivière Mahaveli, des milliers d'acres de terre allaient être inondées par le réservoir artificiel. L'état entreprit donc une vaste opération de relocalisation des populations touchées. Or il se trouve que la grande majorité des gens déplacés étaient Cingalais et que les nouvelles terres qu'on leur offrait étaient surtout situées au centre-nord et à l'est du pays, deux régions traditionnellement à majorité tamoule. Ceci fut interprété par les Tamouls comme une tentative délibérée du gouvernement de modifier la balance démographique dans ces territoires (Brunger, 1994, p. 96).

Ces trois questions, la langue, l'éducation et la colonisation forcée de leurs terres, ont convaincu une bonne partie des Tamouls du Sri Lanka que le gouvernement de Colombo était discriminatoire à leur endroit et ce, de façon systématique. En conséquence, de plus en plus de Tamouls furent amenés à conclure qu'ils devaient rejeter ce gouvernement pour lui en substituer un autre, à l'intérieur des limites de leurs territoires, et sous le contrôle de leur majorité. C'est ainsi qu'aux élections de 1977, une majorité de Tamouls du nord et de l'est du pays votèrent pour le Front tamoul uni de libération (TULF) qui réclamait démocratiquement l'indépendance de leur territoire et la création d'un nouveau pays tamoul, *l'Eelam* (Manogaran, 1987, p. 14). Pour la majorité

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

cingalaise, chez qui on avait toujours entretenu la peur de la domination indienne, cette demande était inacceptable.

Entre 1977 et 1981, plusieurs émeutes majeures se produisirent, dont l'incendie, par des policiers cingalais¹⁰, de la grande bibliothèque de Jaffna, vieille de 163 ans, et qui contenait plus de 100 000 volumes dont certains, très rares, étaient des manuscrits uniques sur feuilles de palme. Cet incident ne manqua pas d'être interprété par les Tamouls comme une preuve additionnelle de la volonté de Colombo d'éliminer toute trace de leur culture.

En juillet 1983, dans une embuscade, treize soldats cingalais furent tués à Jaffna par un groupe clandestin alors peu connu, les Tigres de la libération de l'Eelam tamoul (LTTE). Les représailles de la majorité cingalaise et des autorités de Colombo furent terribles. Entre le 24 juillet et le 5 août 1983, une série d'opérations punitives furent déclenchées à travers tout le pays : au total, plus de 2 000 Tamouls furent tués (Brunger, 1994, p. 99), 18 000 maisons appartenant à des Tamouls ont été détruites et plus de 150 000 personnes furent accueillies dans des camps de réfugiés (Ram, 1989, p. 53). Encore aujourd'hui, plusieurs Tamouls soupçonnent que cette opération de grande envergure avait été soigneusement préparée et planifiée par des fonctionnaires du gouvernement cingalais (Manogaran, 1987, p. 14). À leur tour, à la suite de ces pogroms, les Tigres tamouls entreprirent diverses opérations de représailles. Peu à peu, le pays glissa dans la guerre civile, un conflit qui aurait fait jusqu'à maintenant plus de 65 000 morts. Quelques signes sont toutefois en-

courageants. Un cessez-le-feu a été décrété en février 2002 et, bien qu'il ait été violé à quelques reprises par les deux camps, celui-ci tient toujours. Parallèlement, des négociations ont été entreprises et interrompues à diverses reprises. Cependant, au début de 2005, après bien des trêves et des cessez-le-feu, la paix n'a toujours pas été signée.

Une langue et une culture fort anciennes

Le tamoul est une des deux langues classiques de l'Inde, l'autre étant le sanskrit. C'est aussi une des nombreuses langues dravidiennes, estimées à plus de vingt dans le sud du pays¹¹, et parlées par près de 25 % de la population indienne. Les plus connues, en plus du tamoul, sont le *malayalam*, la langue du Kerala, le *telugu*, celle de l'Andhra Pradesh, et le *kannada* du Karnataka.

De toutes ces langues, le tamoul est la plus ancienne et son rayonnement dépasse largement les frontières de l'État du Tamil Nadu, le « pays » tamoul, qui déclarait une population de 62 millions en 2001¹², et dont la capitale est Chennai, autrefois connue sous le nom de Madras. Le tamoul est une langue dite « diglossique », c'est-à-dire qu'elle comporte deux niveaux de langage : d'abord un niveau plus élevé, de type littéraire, employé dans les adresses respectueuses et les communications formelles, de même qu'à la radio et la télévi-

sion ; et puis, à ses côtés, on trouve un tamoul plus populaire, utilisé dans la vie courante, dans les conversations de tous les jours, et au cinéma.

Si l'on en croit les récits légendaires de leur littérature, l'histoire des Tamouls remonte à près de 10 000 ans, au cours desquels, par deux fois, la mer aurait recouvert leurs terres. Toutefois, les textes les plus anciens retrouvés à ce jour dateraient de 200 AEC.

« Les plus anciennes œuvres tamoules sont les poèmes du *Sangam*, académie de poètes auxquels la tradition attribue une fabuleuse antiquité. On compterait trois *Sangams* successifs. Le dernier aurait duré 1850 ans, et se serait terminé vers la fin du troisième siècle de notre ère. » (Daniélou, 1961, p. 7)

Au cours de sa période dite classique, c'est-à-dire du III^e s. AEC au IV^e s. EC, le tamoul a produit un corpus fort important qui, contrairement à d'autres traditions littéraires, comprend essentiellement des œuvres non religieuses.

« Le tamoul [...] a une littérature dont les débuts [...] sont purement laïques [...] : les coutumes brahmaniques, les cultes locaux y sont mentionnés çà et là, mais dans tout le cycle du *Sangam* [...] on ne relève qu'un poème isolé, le « Guide de Muruga » [...]. » (Renou, 1951, p. 24)

La plus ancienne œuvre littéraire en langue tamoule actuellement connue est le *Tolkappiyam*, datant du III^e siècle avant l'ère commune. Au fil du temps, le tamoul n'aurait connu qu'un minimum de transformations, ce qui permettrait aux tamoulophones contemporains d'avoir accès à plusieurs des œuvres littéraires anciennes. Pour sa part, l'alphabet tamoul descendrait de l'ancien alphabet *pallava*.

Au cours du XIX^e et du XX^e siècle, plusieurs Tamouls émigrèrent dans les colo-

¹⁰ Association of Tamils of Sri Lanka in the USA, *Ilankai Tamil Sangam*, article *Remembering the Jaffna Public Library*, www.sangam.org/ANALYSIS/Library_6_01.htm

¹¹ Gordon, Raymond G. Jr. (édit.), 2005, *Ethnologue: Languages of the World*, 15^e édit., Dallas, Tex.: SIL International, http://www.ethnologue.com/show_family.asp?subid=91968
The Columbia Encyclopedia, 6^e édition, 2001-05, www.bartleby.com/65/dr/Dravidia-1.html
Wikipedia, The Free Encyclopedia, http://en.wikipedia.org/wiki/Dravidian_languages

¹² *Census of India*, http://www.censusindia.net/t_00_003.html

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

nies de l'Empire britannique où ils constituèrent parfois d'importantes minorités, comme en Malaisie, à Singapour, par exemple, de même qu'à l'Île Maurice, à Fiji et en Afrique du Sud. Après la Seconde guerre mondiale et l'indépendance de l'Inde, plusieurs s'installèrent en Grande-Bretagne et dans ses possessions. Enfin, au cours des 20 dernières années, et principalement en raison de la guerre civile au Sri Lanka, des centaines de milliers de Tamouls ont fui et vivent désormais au Canada, aux États-Unis, en Allemagne, en Norvège, en France et en Suisse, mais aussi en Australie et en Nouvelle-Zélande. De nos jours, le nombre de personnes parlant tamoul à travers le monde, est estimé à environ 75 millions.

Maintenant que nous avons situé la langue et la culture tamoules dans le temps et dans l'espace, nous allons nous interroger sur les membres de la communauté tamoule de Montréal. Qui sont-ils? Combien sont-ils? Où vivent-ils? Et comment s'intègrent-ils à la communauté québécoise? Ce sont là des questions auxquelles nous tenterons de répondre dans le prochain chapitre.

Chapitre 2 : la communauté tamoule de Montréal

Données socio-démographiques

La communauté tamoule du Québec, surtout concentrée à Montréal, n'est pas très ancienne ni très nombreuse, et il n'est pas facile d'obtenir de chiffres exacts pour évaluer son nombre. Lors du recensement canadien de 2001, 8 470 personnes résidant au Québec ont déclaré « avoir des ancêtres d'origine ethnique sri-lankaise », et 9 390 personnes immigrantes ont indiqué le Sri Lanka comme pays de nais-

sance¹³. À l'échelle canadienne, lors du même recensement, ils sont 87 305 personnes à avoir indiqué le Sri Lanka comme pays d'origine¹⁴. Bien que la formulation du questionnaire ne demandait pas de distinguer entre origine tamoule ou cingalaise, il est généralement admis cependant que la grande majorité des Sri-lankais au Canada sont d'origine tamoule.

Par ailleurs, toujours lors du même recensement de 2001, 92 010 personnes ont rapporté, à l'échelle canadienne, avoir le tamoul pour langue maternelle¹⁵, et il est généralement accepté que la grande majorité d'entre eux sont originaires du Sri Lanka.

« Tamil immigrants from India constitute about 6 per cent of the Canadian Tamil population, with less than one per cent from Malaysia, Singapore, Fiji, Mauritius, Trinidad, Guyana, and South Africa -- descendants of the colonial migrants from India. » (Aruliah, 1995, p. 151)

Aux chiffres officiels, on doit cependant ajouter le nombre de ceux qui, ayant pré-

senté une demande de statut de réfugié, sont actuellement en attente de jugement, parfois depuis plus de deux ans. Si certains, dans la communauté, estiment celle-ci à plus de 20 000 personnes, de façon plus réaliste, on peut estimer de 12 000 à 14 000 le nombre de Tamouls au Québec, dont plus de 95 % sont originaires du Sri Lanka.

Cette immigration est fort récente, ne prenant réellement de l'ampleur qu'à partir du milieu des années 1980. De 1984 à 1986, suite aux événements tragiques de 1983, on observe une augmentation significative des admissions, ceci en vertu d'un programme spécial créé pour l'occasion par le Ministère de l'Immigration du Québec. Par la suite, le nombre de réfugiés n'a fait qu'augmenter : entre 1991 et 1996, près des trois cinquièmes des immigrants nés au Sri Lanka ont été admis dans la catégorie des réfugiés et, de 1997 à 2001, ces derniers représentaient près de quatre immigrants sri-lankais sur cinq, les hommes étant légèrement majoritaires.

Selon le site web *Tamil Nation*¹⁶, si l'on fait exception de la Malaisie et de Singapour, où la communauté tamoule est principalement d'origine indienne et établie depuis longtemps, le Canada est le pays où l'on retrouve la plus grande communauté tamoule d'origine sri-lankaise au monde, soit trois fois plus qu'au Royaume-Uni, et dix fois plus qu'aux États-Unis. En plus de Montréal, on trouve des communautés tamoules à Ottawa, Winnipeg, Edmonton, et Vancouver. Cependant, près de 90 % de la population tamoule canadienne est concentrée dans la grande région de Toronto, particulièrement dans le secteur de

¹³ Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec, http://www.mrci.gouv.qc.ca/publications/pdf/com_sri_lankaise.pdf

¹⁴ Statistique Canada, Recensement de 2001, tableau « Selected Places of Birth (85) for the Immigrant Population », <http://www12.statcan.ca/english/census01/products/standard/themes/RetrieveProductTable.cfm?Temporal=2001&PID=62125&APATH=3&GID=431515&METH=1&PTYPE=55440&THEME=43&FOCUS=0&AID=0&PLACENAME=0&PROVINCE=0&SEARCH=0&GC=99&GK=NA&VID=0&FL=0&RL=0&FREE=0>

¹⁵ Statistique Canada, Recensement de 2001, tableau « Detailed Mother Tongue (160), Sex (3) and Age Groups (15) for Population, for Canada », <http://www12.statcan.ca/english/census01/products/standard/themes/RetrieveProductTable.cfm?Temporal=2001&PID=55533&APATH=3&GID=431515&METH=1&PTYPE=55440&THEME=41&FOCUS=0&AID=0&PLACENAME=0&PROVINCE=0&SEARCH=0&GC=0&GK=0&VID=0&FL=0&RL=0&FREE=0>

¹⁶ *Tamil Nation*, <http://tamilnation.org/diaspora/>

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

Scarborough, où elle compterait près de 150 000 personnes¹⁷.

Structures communautaires à Montréal

Surtout concentrée dans deux quartiers de la ville, soit Côte-des-Neiges et Parc-Extension, la communauté tamoule de Montréal, comme toutes les communautés culturelles du Québec, a vu naître en son sein, au fil des ans, un certain nombre d'associations ayant pour objectif la défense et le mieux-être de ses membres. Selon le *Répertoire des organismes ethnoculturels du Québec*¹⁸, les deux principales sont aujourd'hui l'Association mondiale tamoule et le Congrès tamoul canadien (Québec)¹⁹.

L'Association mondiale tamoule, associée au *World Tamil Mouvement*, semble être l'antenne québécoise du Mouvement des Tigres de la libération de l'Eelam tamoul (LTTE). Le Congrès tamoul canadien, de son côté, paraît plus modéré et, de ce fait, est l'interlocuteur privilégié des diverses instances gouvernementales canadiennes, locales et nationales, dans leurs démarches auprès de la communauté tamoule. Rappelons que les Tigres exercent un pouvoir *de facto* sur une partie du territoire sri-lankais depuis plus de vingt ans, et qu'ils sont les seuls interlocuteurs tamouls face au gouvernement de Colombo dans le processus des négociations devant

conduire à la paix. À l'occasion des élections législatives d'avril 2004 au Sri Lanka, un parti politique tamoul national, le Tamil National Alliance (TNA), a été formé de la réunion de plusieurs partis, et il a obtenu le soutien des Tigres qui avaient toujours boudé le jeu électoral jusque là. Le TNA, qui a obtenu 22 sièges sur 225 et près de 7 % des votes, se fait la voix des Tigres au parlement sri-lankais.

Au plan social, la communauté tamoule de Montréal peut compter sur les services de divers organismes reconnus par le Programme d'accueil et d'établissement des immigrants (PAEI) du ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration du Québec (MRCI), et dont l'objectif est de venir en aide aux nouveaux arrivants. Il s'agit pour la plupart d'organismes à but non lucratif subventionnés qui offrent des services d'orientation et d'information sur la vie québécoise en général, de même que toute une série d'aides spécifiques, telles que : aide au logement, aide alimentaire, aide technique, médiation, traduction, support personnel et familial. Notons toutefois que ces organismes n'offrent pas tous les mêmes services. D'après le *Répertoire des organismes ethnoculturels du Québec*²⁰, sur la trentaine d'organismes qui oeuvrent actuellement sur le territoire de la grande région métropolitaine, quatre seraient plus particulièrement en mesure d'offrir des services à la communauté tamoule²¹. Ce sont :

- Le Centre communautaire des femmes sud-asiatiques

- Le Service d'interprète, d'aide et de référence aux immigrants (SIARI)
- Le Carrefour de liaison et d'aide multiethnique (CLAM)
- Le Centre d'accueil et de référence pour immigrants de Saint-Laurent (CARI)

Ajoutons que la communauté tamoule locale peut aussi compter désormais sur :

- une clinique médicale desservie par un médecin parlant tamoul²²
- plusieurs épiceries offrant des produits d'importation propres à la cuisine sri-lankaise
- de plus en plus de restaurants spécialisés
- de même que des distributeurs de vidéos et de films indiens en langue tamoule.

Aucun journal en langue tamoule n'est édité localement. Par contre, plusieurs sont publiés à Toronto et sont distribués gratuitement ici, tels *Uthayan* (Lumière du soleil) et *Ulahathamilar* (Tamouls du monde), l'organe officiel au Canada des Tigres tamouls (LTTE). En langue anglaise, trois publications montréalaises s'adressent à toutes les communautés sud-asiatiques dont la communauté tamoule du Sri Lanka. De plus, un canal de télévision numérique canadien, TVI (Tamil Vision inc.), basé à Toronto et diffusant 24 heures sur 24 en langue tamoule, est offert en abonnement²³. Enfin, de très nombreux sites web, dont certains sont basés à Montréal²⁴, présentent sur Internet une foule de ressources destinées à la diaspora tamoule.

Au plan culturel, de grands progrès se sont aussi fait sentir. L'augmentation du nombre de ressortissants tamouls à Mon-

¹⁷ *Diversity Watch*, Ryerson University School of Journalism, <http://www.diversitywatch.ryerson.ca/backgrounds/tamils.htm>

et Reportage radio, émission *Whose truth ?*, Canadian Broadcasting Corporation - Toronto, http://www.cbc.ca/toronto/features/whose_truth/

¹⁸ Répertoire des organismes ethnoculturels du Québec : À la découverte de la diversité québécoise, Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, 2002, 6^e édition, 270 p.

¹⁹ On trouvera les coordonnées de ces organismes à l'Annexe 1

²⁰ Répertoire des organismes ethnoculturels du Québec : À la découverte de la diversité québécoise, Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, 2002, 6^e édition, 270 p.

²¹ On trouvera les coordonnées de ces associations à l'Annexe 1

²² Clinique médicale Lanka, voir Annexe 1

²³ Tamil Vision International, www.tamilvision.tv

²⁴ Site web : www.montrealtamil.com

tréal a entraîné une demande pour des classes de *bharata nâtyam*, la danse classique indienne, et aussi pour l'apprentissage de la musique *carnatique*²⁵ à la fois instrumentale et vocale. De la même façon, les parents désireux de voir leurs enfants conserver et développer leur culture d'origine, les inscrivent à des classes de langue tamoule dispensées dans diverses écoles privées ou dans les temples, comme au temple Tiru Murugan de Dollard-des-Ormeaux, le dimanche après-midi, par exemple.

Difficultés d'intégration à la majorité

Côté intégration, force est de reconnaître que la communauté tamoule n'est pas très bien intégrée à la majorité québécoise francophone. Il est certain que son arrivée est encore fort récente et qu'en conséquence, il ne faudrait pas se montrer trop impatient à son égard, l'intégration étant, après tout, un phénomène se déroulant sur plusieurs générations.

De plus, certains facteurs viennent encore accentuer cette distance entre la minorité tamoule du Sri Lanka et la société québécoise, en majorité blanche, judéo-chrétienne, et francophone. En effet, bien que certains Tamouls soient chrétiens et que quelques-uns, ayant séjourné dans des camps de réfugiés en Europe francophone aient pu y apprendre le français, la très grande majorité des membres de la communauté tamoule est constituée de Dravidiens noirs, hindous et non francophones. Difficile, dans ce cas, d'être plus « autre » ou plus « visible ».

Au fil des ans, un certain nombre de freins à l'intégration des Tamouls à la ma-

jeorité québécoise ont été identifiés. Ceux-ci pourraient peut-être expliquer pourquoi, année après année, ils sont si nombreux à quitter le Québec pour Toronto. Parmi ceux-ci, notons la langue, leur statut de réfugiés, le style de vie canadien, leur expérience des conflits, de même que, dans une certaine mesure, l'indifférence de la majorité à leur égard. Voyons ces points plus en détails.

Le principal facteur demeure toujours la langue. Si la plupart des réfugiés tamouls arrivent ici ne connaissant que leur langue maternelle, certains sont bilingues, c'est-à-dire qu'ils parlent le tamoul et l'anglais, et même trilingues, parlant aussi le cingalais. Pour ceux-ci, souvent diplômés, ne pas trouver d'emploi rémunérateur devient vite décourageant. Même après plusieurs mois consacrés à l'étude de la langue française, plusieurs concluent qu'ils n'arriveront jamais à maîtriser la langue de la majorité de façon à travailler ici dans leur spécialité (le génie, l'électricité, la réseautique, etc.) et préfèrent rejoindre le Canada anglophone. Par ailleurs, bien que l'état québécois offre des programmes pour l'apprentissage du français, il semble bien que, chez les adultes à tout le moins, la fréquentation n'est pas très grande et les résultats, pauvres. L'espoir est tout de même permis pour la prochaine génération car, la Loi 101 oblige, la plupart des jeunes de la communauté tamoule sont actuellement inscrits dans le système scolaire francophone. Il est cependant frustrant pour bien des parents de ne pas être en mesure d'aider leurs enfants dans leurs travaux scolaires, ou de ne pas pouvoir échanger avec leurs professeurs.

Deuxième frein : leur statut. À leur arrivée au Canada, la plupart des Tamouls ont reçu le statut de réfugiés. Pour eux, ce mot n'était pas uniquement inscrit sur

leurs papiers, mais également dans leur tête et dans leur cœur, c'est-à-dire que la majorité d'entre eux ne sont venus ici que pour un certain temps, en raison de la guerre civile qui fait rage dans leur pays. D'ailleurs les plus âgés d'entre eux continuent toujours d'entretenir l'idée de rentrer au Sri Lanka dès que la paix sera signée. Nombreux parmi les Tamouls sont ceux qui n'ont donc pas senti la nécessité de prendre des habitudes, de créer des liens profonds dans un pays qu'ils allaient quitter incessamment. Malheureusement, cette guerre dure depuis près de vingt-cinq ans et, plus le temps avance, plus les perspectives de paix sont repoussées dans un futur toujours plus éloigné.²⁶

Dès les débuts du conflit au Sri Lanka, le Québec a été la porte d'entrée et la première terre d'asile au Canada de la plupart des réfugiés tamouls. À une certaine époque, la métropole du Québec était même connue au sein de la diaspora tamoule à travers le monde sous le nom de *Montreal-puram*²⁷. Avec le temps, cependant, plusieurs de ces Tamouls sont passés du statut de réfugiés à celui de résidents. La plupart sont maintenant citoyens canadiens et, au fur et à mesure qu'ils finissent de se convaincre que, désormais, leur avenir est bel et bien au Canada, auprès de leurs enfants, ils sont de plus en plus nombreux à choisir Toronto comme nouveau foyer de vie. Ceux qui parlent l'anglais y trouvent rapidement du travail et les Tamouls unilingues peuvent vivre plus facilement au sein d'une communauté forte de plus 150 000 personnes.

À ces deux premiers facteurs, on pourrait en ajouter un troisième, la défense de

²⁵ La musique carnatique (*carnatic*) est la musique traditionnelle de l'Inde du Sud, par opposition à la musique classique hindoustanie (*hindustani*), qui est celle du Nord.

²⁶ "The fight for Eelam in Sri Lanka is a losing battle [...]" (Brunger, 1994, p. 249)

²⁷ « *Sri Lankans Settle in Canada* », janvier 1986, magazine *Hinduism Today*, www.hinduismtoday.com/archives/1986/01/1986-01-05.shtml

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

leur culture et de leurs traditions face au style de vie canadien.

« [...] “pure” Tamil language continues to be conceptualized as Mother Tamil (*tamil tay*), and the responsibility for ensuring that “pure” Tamil language and culture are preserved in Canada is seen to be inextricably linked with the ability of women to maintain not only their own purity (*karpu*), but also the purity of the Tamil language and culture, despite the temptations of Canadian society. » (Brunger, 1994, p. 226-227)

Plusieurs en effet sont inquiets de voir la société contemporaine corrompre leur communauté.

« They are concerned that the unchaste lifestyle in Canada makes it difficult for Tamil women to maintain their purity. There is said to be an interconnectedness between pure Tamil and pure women, and there is a fear that too much integration into Canadian culture is leading to the downfall of the Tamil women and thus the downfall of the Tamil language and culture. » (Brunger, 1994, p. 39)

Parmi les activités ainsi privilégiées par la communauté tamoule pour préserver sa culture et ses traditions, on trouve la danse classique indienne, le *Bharata Natyam*, et surtout l'enseignement de la langue maternelle (Brunger, 1994, p. 248). Et où trouve-t-on les meilleures ressources, les meilleurs professeurs, et la plus grande variété de produits et de spécialistes du Sri Lanka, sinon là où la communauté tamoule est la plus nombreuse ? Ici encore, la force du nombre joue en faveur de Toronto.

Un autre point, celui-là plus difficile à démontrer sans doute, mais que nous croyons tout de même devoir mentionner : la vision du rapport majorité-minorité qu'ils ont tiré de leur propre expérience. Les Tamouls, on l'a dit, sont la minorité au

Sri Lanka et, au cours du conflit qui les a conduits ici, ils ont été à même de voir ce qu'une majorité peut imposer à une minorité. En arrivant au Canada, ils ont trouvé ici aussi deux groupes : une minorité québécoise francophone et une majorité anglophone, fort nombreuse, et non seulement canadienne mais aussi nord-américaine. Invités à s'intégrer à la majorité ou à la minorité, ils sont nombreux à avoir préféré la sécurité et les occasions d'avenir qu'offre la majorité.

En terminant, un des plus grands freins à l'intégration des Tamouls du Sri Lanka à la majorité québécoise ne viendrait-il pas, d'abord et avant tout, de l'indifférence des Québécois à leur égard ? En effet, il est déplorable de constater le peu d'intérêt manifesté par la société d'accueil à leur égard, et surtout l'ignorance des Québécois, encore aujourd'hui, à propos de ce terrible conflit qui a déjà fait plus de 65 000 morts et qui dure depuis près d'un quart de siècle. Une intégration réussie requiert deux partenaires consentants.

La vie religieuse

Si de 15 à 25 % des Tamouls du Québec sont chrétiens (Aruliah, 1995, p. 153), et principalement catholiques²⁸, la majorité d'entre eux sont toutefois hindous, de culte saivite (voir chapitre suivant), et pour eux, la famille demeure le premier agent de transmission des valeurs et des traditions. En effet, pour les Tamouls saivites, la maison est non seulement le lieu désigné pour les dévotions quotidiennes à l'endroit des ancêtres et des dieux familiaux (*kuladevata*), mais elle peut également servir à un certain nombre d'autres activités religieuses.

²⁸ À Montréal, l'eucharistie est célébrée en langue tamoule tous les dimanches à 17 heures, à l'église Sainte-Cécile, 215, De Castelnau Est, Montréal, dans le quartier Ville-roy.

« A family may call a few friends and acquaintances to come to their home for a religious gathering [...]. Gita study groups read and discuss portions of the *Bhagavad Gita* and other religious texts; *bhajans* groups gather to sing devotional hymns; meditation groups based on the teachings of Shankara and other teachers study and practice forms of meditation. » (Williams, 1988, p. 46)

Les rituels saivites exigent cependant que certaines cérémonies soient célébrées au temple. Or, à leur arrivée au Québec, les premiers réfugiés tamouls du Sri Lanka n'ont trouvé aucun temple saivite. Ils ont donc tenu leurs premières célébrations rituelles (*pouja*) au temple *Hare Krishna* de Montréal²⁹. En 1984, et en attendant de pouvoir posséder un temple bien à eux, ils acceptèrent l'invitation du temple de la Mission hindoue du Canada (Québec)³⁰ où ils louèrent une salle pour y tenir leurs *pouja* du vendredi soir. Ce temple, le plus ancien temple hindou à Montréal, est cependant davantage fréquenté par les hindous originaires d'Inde du Nord, et les rituels de culte des deux groupes sont sensiblement différents. Sans compter que la langue commune des fidèles qui fréquentent la Mission hindoue est le *hindi*, une langue pratiquement inconnue des Tamouls du Sri Lanka.

Voilà pourquoi, en 1990, un premier temple proprement saivite était inauguré. Il s'agit en fait d'un ancien atelier de couture du quartier Jean-Talon, près du Parc Jarry, qui a été complètement réaménagé et consacré à la déesse Durga.

« It is modelled after a very famous Durga temple located near Jaffna town

²⁹ Temple *Sri Sri Radha-Manohara* de Montréal, un temple de ISKCON (International Society for Krishna Consciousness), 1626, boul. Pie IX, Montréal.

³⁰ Temple *Hindu Mission of Canada*, 955, rue Bellechasse, Montréal.

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

[...]. A well-known local Tamil artist did the interior of the temple, modelling it after the original with such precision that it is an exact (smaller) replica. » (Brunger, 1994, p. 56)

Pour la construction et l'administration du temple, une société publique a été formée, la Société Durkai Amman Koyil, et ce sont les dons des fidèles qui en assurent toujours l'entretien et le développement.

Par ailleurs, et toujours en 1984, une seconde société publique fut créée afin de recueillir des fonds en vue de la construction en propre d'un véritable temple saivite tamoul, une entreprise colossale dont le budget est estimé à plusieurs millions de dollars. En 1991, les membres de la Mission Saiva du Québec avaient déjà amassé 135 000 \$ et un terrain fut alors acquis à Dollard-des-Ormeaux, en banlieue nord-ouest de l'île de Montréal pour l'érection d'un temple dédié à Murugan, le *Tamil Kadavul*, le « souverain » national des Tamouls.

En 1995, une première salle était complétée et le temple actuel y fut aménagé. Lorsque le nouveau temple aura été complété, cette salle, qui sert présentement de temple temporaire, deviendra à la fois centre culturel et salle de méditation. Le nouveau temple, érigé sur le modèle du temple *Maviddapuram Murugan*, près de Kankasanturai au nord du Sri Lanka³¹, est actuellement en voie de complétion, grâce aux talents d'ouvriers spécialisés, des *stapathis*, venus expressément du Tamil Nadu, en Inde. Conçu dans le style architectural millénaire des temples d'Inde du Sud, il comprendra une tour d'entrée (*gopuram*) de plusieurs étages et des autels particuliers pour toutes les divinités de la famille

shivaité. Son inauguration est prévue pour le printemps 2006.

Le choix du site de Dollard-des-Ormeaux fut relativement facile puisqu'il représentait quelques avantages non négligeables. D'abord, le coût du terrain y était moins cher qu'au centre de la ville et le site, vierge jusqu'alors, se prêtait bien à l'édification d'un temple important avec terrain de stationnement attenant. De plus, dans cette zone industrielle, les voisins sont peu nombreux lors des fêtes du soir et des week-ends.

Finalement, en 1998, la communauté s'agrandissant encore, un troisième temple a été aménagé, cette fois dans le quartier Ahuntsic, le temple *Sri Katpaka Maha Ganapathy*, dédié au dieu Ganesha. Tous ces temples sont saivites, pratiquent les rites du *Saiva Siddhanta*, et sont gérés et fréquentés par des Canadiens d'origine tamoule sri-lankaise.

On doit mentionner ici un autre temple, celui-ci en partie dédié au dieu Murugan, et construit en 1994 sur les terrains de l'Ashram Sivananda, à Val-Morin, dans les Laurentides. Ce centre de yoga, fondé par Swami Vishnu-devananda en 1962, est le plus ancien du genre au Canada et on y trouve non seulement des salles pour l'enseignement et la pratique du yoga et de la méditation, mais aussi des centres d'hébergement et de restauration, de même que deux temples. Le premier, dédié au dieu Krishna, est assez vaste pour accueillir des concerts ou des conférences. L'autre, plus petit, a été érigé au sommet d'une colline avoisinante et il est consacré à la fois à Subramanya (autre nom de Murugan), et au Seigneur Ayyappa, une divinité vénérée en Inde du Sud et dont le culte est actuellement en pleine croissance. Le site est d'une grande beauté et nombreux sont ceux, du Québec et de l'étranger, qui s'y

rendent, l'été, pour y méditer, y offrir des *puja*, ou encore simplement pique-niquer. L'hiver, le temple est fermé. Notons toutefois, qu'à la différence des trois premiers temples mentionnés plus haut, le temple Subramanya/Ayyappa de Val-Morin n'est pas géré par des Canadiens originaires du Sri Lanka, mais plutôt par l'ashram directement, et ses prêtres sont généralement des Indiens³².

Maintenant que nous avons dressé le portrait social et communautaire des Tamouls hindous de Montréal, originaires du Sri Lanka, et après avoir dressé la liste des principaux lieux de culte de cette communauté, nous allons maintenant aborder, au chapitre suivant, la tradition religieuse de celle-ci. Pour ce faire, nous débuterons par définir le culte propre à cette communauté à l'intérieur de la grande famille des religions hindoues. Puis nous décrirons divers rituels de temple, et nous évoquerons les grandes dates de l'année religieuse en énumérant les principales fêtes du calendrier liturgique hindou. Enfin nous dresserons le portrait le plus complet possible d'un des dieux les plus vénérés des fidèles de cette communauté, le Seigneur *Murugan*.

Chapitre 3 : l'hindouisme des Tamouls de Montréal

Dans cette troisième partie, nous aborderons la dimension religieuse de la communauté hindoue tamoule de Montréal en étudiant plus particulièrement certaines de leurs cérémonies liturgiques et quelques rituels de culte, tels que les *puja* par exemple, et en évoquant les grandes dates de leur calendrier religieux. Nous ferons aussi le portrait d'un dieu extrêmement popu-

³¹ Un des plus anciens temples de l'île, très respecté, et dont l'érection avait été entreprise à l'époque de l'occupation Chola, entre le X^e et le XIII^e s. EC.

³² On trouvera en Annexe 1 les adresses de chacun de ces temples.

laire en Inde du Sud et au Sri Lanka, le Seigneur Murugan. Mais d'abord, puisque l'hindouisme est une religion plurielle, c'est-à-dire plus justement « un ensemble de sectes juxtaposées ou mieux un enchevêtrement de sectes divisées elles-mêmes en plusieurs branches » (Queguiner, 1958, p. 148), nous tenterons de cerner plus spécifiquement à quelle branche se rattache la religion des Tamouls.

Une secte saivite

L'hindouisme n'est pas un concept univoque. Sous cette appellation, sont en effet réunis une foule de croyances, de dieux, de textes sacrés, de traditions et de cultes les plus divers, bien que tous professent les mêmes buts. Certains courants majeurs sont toutefois repérables. Ces mouvements, appelés sectes, proposent à leurs fidèles des cosmogonies, des univers de sens parfois divergents, sans jamais toutefois s'exclure les uns les autres tout à fait.

« A person is not [...] a "Hindu in general"; rather each person is a "Hindu in particular" in the sense that he or she is part of a tradition with a specific deity or deities, a group of sacred texts, a pattern of worship, an authorized body of religious leaders and teachers, and prescribed duties and obligations. » (Williams, 1988, p. 39)

Aujourd'hui les plus importantes de ces sectes demeurent le shaktisme, le tantrisme, le vishnouisme et le shivaïsme. C'est à ce dernier courant que se rattache la religion des Tamouls du Sri Lanka. Il n'est pas possible de dater précisément les débuts du shivaïsme. Encore moins d'identifier le nombre de groupes et de sous-groupes qui s'y rattachent, chacun avec ses distinctions, sa littérature, sa philosophie et ses méthodes de culte propres, bien que tous se réclament d'une filiation plus ou moins directe à la secte principale.

L'origine du shivaïsme pourrait remonter au plus ancien peuplement de l'Asie du Sud connu à ce jour, celui de la Vallée de l'Indus. (Daniélou, 1992, p. 7) En effet, au cours de fouilles effectuées à Harappa et à Mohenjo-Daro, des sceaux représentant « des prototypes du *linga* et de la *yonis* » (Loth, 1981, p. 15) ont été découverts, de même qu'un personnage masculin qui pourrait bien être le précurseur du dieu Shiva (Loth, 1981, p. 14). Par ailleurs, certains penseurs shivaïtes contemporains présentent Shiva comme le dieu des « non aryens » et ajoutent qu'il était détesté des peuples védiques (Tattwananda, 1984, p. 49), indiquant par là qu'il serait antérieur aux invasions aryennes, une conviction partagée de nos jours par de nombreux fidèles qui se définissent comme les seuls héritiers authentiques de la véritable religion hindoue. Voici d'ailleurs un extrait tiré du site web de référence des saivites sri-lankais :

« Within the Sanatana Dharma, known today as Hinduism, there are three main sects: Saivism, Vaisnavism and Saktism. Long ago the Sanatana Dharma was none other than Saivism.[...] there was a time when there were no sectarian divisions. There was only Saivism.³³ »

Les fidèles shivaïtes, généralement estimés entre 300 et 400 millions (Subramuniaswami, 1990, p. 80), se divisent à leur tour en un certain nombre de sectes, dont six principales ayant chacune leur théologie propre mais qui, toutes, néanmoins, reconnaissent Shiva comme Dieu Suprême. En voici cinq : le saivismisme *Pratyabhijna* du Cachemire, le saivismisme *Vira* de l'Inde centrale (Maharashtra et Karnataka) aussi appelé saivismisme *Lingayat*, le saivismisme *Pasupata* associé surtout au Gu-

³³ *Saiva Siddhanta Church*, monastère hindou de Kauai, Hawaï, www.himalayanacademy.com

jurat, le *Siddha Siddhanta* de l'Inde du Nord et, enfin, le *Siva Advaita*, fondé par Sri Kanta, en Inde du Sud.

La sixième école, celle dont se réclament les membres de la communauté shivaïte tamoule du Sri Lanka de Montréal est celle du *Saiva Siddhanta*, la plus proche, disent ses fidèles, de l'Advaita tel que défini par les Upanishads et les Agamas. C'est aussi la secte shivaïte la plus importante, de nos jours, en termes de fidèles, particulièrement en Inde du Sud. Attention toutefois à ne pas la confondre avec une autre secte, créée celle-là par le philosophe médiéval Meykanda Devar, et qui porte aussi le nom de *Saiva Siddhanta*. Les deux écoles ont partagé à l'origine un certain nombre de points de vue advaitistes, mais le mouvement de Devar a plutôt évolué vers le dualisme et le pluralisme, alors que le courant plus ancien est demeuré moniste (Subramuniaswami, 1990, p. 205).

« Both schools stand together in their disagreement with Sankara's Vedantic view of maya as mere illusion, insisting that this world has a divine purpose - the evolution of the soul - and that, even though it is only relatively real, it is certainly not unreal. » (Subramuniaswami, 1990, p. 208)

Telles que définies par son chef religieux, Gurudeva Sivaya Subramuniaswami, les bases philosophiques du courant principal du système *Saiva Siddhanta* sont le monisme védantique et le *Samkhya*, encore que certains éléments de la doctrine *Nyaya* y auraient été intégrés (Tattwananda, 1984, p. 56).

« Saivism is monistic in that it believes in a one Reality and in the advaitic or non-dual identity of man with that Reality. Saivism is theistic in its belief in God as personal Lord, immanent in the world, and in the Gods, or Mahadevas. Thus, Saivism encompasses the non-dual and the dual,

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

both advaitic Vedanta and dvaitic Siddhanta. This unified doctrine is also known as Suddha³⁴ Saiva Siddhanta. » (Subramuniyaswami, 1990, p. 78)

Cette école de pensée accorde la plus haute importance au salut.

« Sur les *Āgamas* repose le *Çaivasiddhanta* ou « corps de doctrine çivaïte », vaste ensemble spéculatif [...] qui postule l'existence éternelle de trois grands principes, le Maître (Çiva), le « lien » (= la matière, *pâça*), l'âme. » (Renou, 1951, p. 96)

Pour le fidèle saivite, seul le Maître (*pati*) peut libérer l'âme (*pasu*) du lien (*pasa*) qui s'oppose à sa délivrance. Ce lien est triple, fait tout à la fois de l'ignorance (*anava*), des conséquences des actes antérieurs (*karma*), et du voile de l'illusion (*maya*). L'accent est donc mis sur la grâce et l'énergie divines (*shakti*), seules capables de conduire à la libération (*moksha*).

« *Siddhanta* literally means "ultimate knowledge" or "final conclusion". Monistic Saiva Siddhanta [...] encompasses both Vedic and Agamic traditions [...]. It is theistic in its belief in God as personal Lord who transcends and yet is also immanent in the world, and in the Gods and Mahadevas. » (Subramuniyaswami, 1990, p. 210)

Triples aussi sont les représentations (*murti*) sous lesquelles Shiva est vénéré : le *Nataraja*, le dieu de la danse cosmique, le *lingam* sacré, symbole de création, et l'androgynie *Ardhanarisvara*, le dieu dont une moitié est mâle et l'autre, femelle, réconciliant ainsi en lui toutes les oppositions.

« We contemplate God Siva as Parasivam when we worship the Siva Lingam. [...] We invoke Him as Satchidananda, Pure Love and Consciousness, when we worship Ardhanarisvara, Siva-Sakti, in

whom all apparent opposites are reconciled. We exalt Him as Mahesvara, Primal Soul, when we worship Nataraja, the Divine Dancer [...]. » (Subramuniyaswami, 1990, p. 5)

Les livres saints du *Saiva Siddhanta* sont réunis dans le *Tirumurai*, un corpus de douze livres qui constituent l'essentiel du canon shivaïte. Rédigés en langue tamoule au cours du premier millénaire de notre ère, et regroupés entre le XIX^e et le XIII^e siècles (Renou, 1951, p. 96), on y trouve, entre autres, les hymnes qui, aujourd'hui encore, sont chantés dans les temples shivaïtes du monde entier. Le plus important est sans doute le dixième de ces douze livres, le *Tirumantiram*, littéralement « Les Hymnes sacrés », écrit par Tirumular (Subramuniyaswami, 1990, p. 78), un rishi³⁵ originaire du Cachemire que la légende fait vivre plus de 3 000 ans avant l'ère commune, mais que les chercheurs contemporains situent davantage entre le IV^e et le VII^e siècles EC. Véritable classique de la littérature tamoule, le *Tirumantiram* allie à la fois spéculations philosophiques et poésie mystique.

« The spring and source of all sacred texts in Tamil is very probably *Tirumantiram* written by Siddha Tirumoolar. (probably in 7th Cent. A.D.) This is the other stream of religious and philosophical thought which ran parallel with the bhakti movement, only it was much less conspicuous and much more "esoteric". » (Zvelebil, 1973)

Autre chef-d'œuvre littéraire, le *Tirukural*, écrit à peu près à la même époque par le sage Tiruvalluvar, est une œuvre

³⁵ Dans la tradition religieuse hindoue, les *rishi* sont des sages qui ont vécu à l'époque védique et qui ont « vu » ou « entendu » les hymnes des livres saints au moment où ils furent composés. Les *rishi* sont tout à la fois des patriarches, des ascètes, des prophètes et des ermites.

morale monumentale comprenant cent trente-trois chapitres de dix couplets chacun et démontrant une profonde connaissance de l'âme humaine. Aux côtés de Tiruvalluvar et de Tirumular, soixante-trois sages tamouls, collectivement connus sous le nom des *Nayanars*, sont également vénérés comme saints. Parmi eux, quatre auteurs du VII^e au IX^e s. EC, Appar, Manikkavasagar, Sambandar et Sundarar, dont les œuvres, des poèmes mystiques pour la plupart, contiennent des hymnes encore fréquemment utilisés de nos jours pour le culte.

Notons enfin les *Agama* saivites, au nombre de vingt-huit, sont à la fois des traités théologiques et des manuels pratiques (Subramuniyaswami, 1990, p. 48). Ils décrivent les principes de base de la philosophie saivite, les règles requises pour l'observance religieuse, de même que divers rituels de temple et cérémonies liturgiques.

En plus des écritures saintes, les saivites reconnaissent un certain nombre de règles prescrites pour les guider dans leur cheminement spirituel aussi bien que dans leur vie quotidienne : ce sont les *yama* et les *niyama*. Les premières, au nombre de dix, constituent des restrictions : ne pas mentir, ne pas voler, etc. Des secondes, on pourrait dire qu'elles sont plutôt des préceptes, par exemple, donner sans espérer, viser la sérénité, cultiver la dévotion, etc.

Tout fidèle est enjoint d'observer les *pancha nitya karma*, les cinq « devoirs » de la foi saivite. Ce sont : *dharma*, la bonne conduite, *upasana*, les rites et prières personnelles à effectuer tous les jours à la maison et au temple, *utsava*, le respect des grandes fêtes du calendrier et, en particulier, le jeûne du vendredi, *tirthayatra*, le pèlerinage annuel, et enfin, les *samskara*,

³⁴ Suddha, mot sanskrit signifiant « pur ».

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

les rites de passage qui marquent les diverses étapes de la vie.

Soulignons également que la religion des Tamouls saivites est non dogmatique : chacun est encouragé à établir un lien personnel avec Dieu. Ainsi pour nombre de saivites, la fête du Noël chrétien est tout autant célébrée que la naissance des dieux Ganesha ou Murugan. Plusieurs Tamouls à Montréal ont même ajouté Saint Joseph au rang de leurs divinités favorites et ils sont nombreux à se rendre à l'Oratoire érigé en son nom sur le Mont-Royal.

Enfin, et contrairement au catholicisme romain, il n'existe pas de hiérarchie ecclésiastique dans le saivisme, et son système organisationnel, hautement décentralisé, fait en sorte qu'aucune autorité unique n'est reconnue par toutes les sectes (Subramuniaswami, 1990, p. 53). Cependant, tout comme chaque école ou communauté hindoue qui se fait un point d'honneur de retracer ses origines et de démontrer sa légitimité, la communauté saivite tamoule du Sri Lanka revendique son héritage spirituel des *siddha* de l'Inde du Sud et déclare appartenir à la « famille » de Paramaguru Siva Yogaswami³⁶. Ce faisant, elle fait remonter la lignée ininterrompue (*parampara*) de ses maîtres spirituels jusqu'aux *rishi* de l'Himalaya.

C'est en effet dans l'Himalaya qu'aurait été initié le sage Kadaitswami, 159^e *satguru* de la lignée. Venu au Sri Lanka au XIX^e s. pour répandre les enseignements du *Saiva Siddhanta*, il aurait initié un disciple, Chelappaswami, qui, à son tour, aurait formé Siva Yogaswami. Ce dernier, né en 1872 et chef spirituel de la communauté saivite du Sri Lanka pendant cinquante ans, est décédé en 1964 après avoir personnellement formé son successeur, Gurudeva Sivaya

Subramuniaswami. Né à Oakland, en Californie, en 1927, ce dernier fut le premier chef spirituel de la communauté à n'être ni Indien ni Sri-lankais. Il est décédé en 2001 en désignant, à la tête de la communauté, le *satguru* actuel, également californien de naissance, Bodhinatha Veylanswami, le 163^e maître de la *Parampara Kailasa Nandinatha Sampradaya*.

Au cours des années 1990, sous la gouverne des deux derniers *satguru*, la famille saivite du Sri Lanka s'est donné des structures modernes et des moyens de communication efficaces pour rejoindre les membres de la communauté aujourd'hui dispersée aux quatre coins du globe, par la guerre et la diaspora. Aujourd'hui installée en Californie et à Hawaï sous le nom de *Himalayan Academy*, la secte shivaïte à laquelle adhère la famille saivite des Tamouls du Sri Lanka publie de nombreux ouvrages et un magazine, *Hinduism Today*, en plus d'animer plusieurs sites web³⁷.

Cérémonies liturgiques et rituels de culte

Les rituels de temple font partie intégrante de la religion saivite. Un temple (*kovil* ou *koyil*, c'est-à-dire « palais » en tamoul) est d'abord et avant tout un lieu sacré. C'est un endroit convenu où peuvent entrer en contact les habitants des « trois mondes », c'est-à-dire ceux du monde terrestre, les dieux (*deva*) de l'espace atmosphérique ou intermédiaire, et Celui (seul ou multiple) qui réside dans le monde céleste.

« In every South Asian language there are a number of different terms for classes of spirits. In Jaffna, among the most common are : *katauvul* (God), *tevam* (deity), *tevatai* (deity), *pey* (deity, demon) and *avi*

(spirits of the recently dead). » (Ryan, 1980, p. 79)

Comme il se doit, les temples saivites de la région montréalaise affichent une pluralité de symboles associés au culte de Shiva, comme son trident (*trisula*) par exemple et, bien sûr, le *lingam*, cette représentation d'un « organe sexuel masculin en érection et sortant (ou entrant) dans une *yonis* ou organe sexuel féminin. » (Frédéric, 1987, p. 988)

Certains autres symboles sont aussi propres au saivisme, tels la *vibhuti* et le *pottu*. La *vibhuti* est une cendre blanche qui confère la pureté et qu'on applique sur son front avec les doigts de sa main droite, en trois traits horizontaux et parallèles (*tripundra*) signifiant la libération du triple esclavage de l'*anava* (l'ego, l'ignorance), du *karma* (la loi causale) et de *maya* (l'attachement à la matière impermanente). Parfois les trois lignes sont recourbées vers le haut aux extrémités, à la façon d'un sourire, pour rappeler le croissant de lune, associé à Shiva. Le *pottu*³⁸, quant à lui, est un point de couleur, fait de pâte de santal ou de curcuma (*kumkum* ou *sindoor*), qu'on applique au centre du trait inférieur de la *tripundra*, à mi-chemin entre les sourcils, à l'emplacement estimé du troisième œil.

Dès l'arrivée, les fidèles retirent leurs chaussures et franchissent le seuil du temple à travers une tour symbolique (*gopuram*). Les prescriptions de purification suggèrent de se laver les mains, les pieds et la bouche avant d'entrer dans l'espace sacré proprement dit, la grande salle appelée *mahamandapa*. En période de menstruation, une femme est considérée impure et donc impropre à interagir avec le divin. Par conséquent, elle ne peut se rendre au tem-

³⁶ Siva Yogaswami (1872-1964), l'un des plus grands sages shivaïtes du XX^e siècle, était originaire du nord du Sri Lanka.

³⁷ Parmi ceux-ci, notons www.himalayanacademy.com ; www.gurudeva.org ; www.hindu.org

³⁸ Mot tamoul équivalent à *tilaka* en sanskrit et à *bindi* en hindi.

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

ple, ni appliquer de *vibhuti* sur son front. Elle ne peut pas non plus participer aux rituels domestiques pour quatre jours et aucune cérémonie d'importance ne peut se tenir dans sa maison. « In part, this is because pollution is thought to attract demons and spirits which cannot be controlled and which are associated with dispersion and danger. » (Ryan, 1980, p. 114)

Le rituel *pradakshina* est ensuite suggéré, c'est-à-dire la circumambulation des divers autels, un nombre impair de fois, en général trois, dans le sens des aiguilles d'une montre. Dans l'espace sacré, les autels sont répartis selon un ordre prescrit. On trouve d'abord, tout au fond du bâtiment, un groupe de trois autels dont le plus imposant, au centre, est l'autel du dieu auquel le temple est consacré, flanqué de deux autels dédiés à d'autres membres de la famille shivaïte comme Ganesha, par exemple. Ailleurs dans l'enceinte, se trouvent d'autres autels. Certains sont imposants, comme celui à Durga, et d'autres sont plus petits. Par exemple, on trouve toujours un autel dédié aux neuf planètes (*navagraha*) et un autel dédié à *Bhairava*, le « Terrible », une manifestation de *Shiva* qui a la charge de garder l'accès au temple. Souvent des autels sont consacrés au *Nataraja*, le *Shiva* dansant, ou encore à *Hanuman*, l'Homme-Singe fidèle à *Rama*, ou à un autre dieu populaire du sud de l'Inde, *Ayyappa*. Chaque autel est en fait une niche surélevée de quelques marches et abritant une idole de pierre consacrée, généralement sculptée dans du granit noir provenant du Tamil Nadu, parfois recouverte de métal. « [...] pour qu'une statue soit objet de culte, il faut la consacrer. Elle doit pour cela être conforme à certaines normes de substance, de perfection, de tradition. » (Queguiner, 1958, p. 60)

Selon l'heure ou le jour, les idoles sont vêtues de riches soieries et parées de bijoux et d'ornements. Tous les jours de l'année, à heures fixes, des cérémonies rituelles ont lieu : ce sont les *puja*, des actes de la plus haute importance pour le dévot saivite, soit l'invocation du dieu et l'expression solennelle de son amour et de sa dévotion envers lui. Simples ou complexes, brèves ou longues, gratuites ou chères, les *puja* sont l'occasion pour le dévot d'offrir une prière, de présenter une supplique, mais surtout d'établir un *darshan*, c'est-à-dire une relation visuelle directe avec la divinité. L'objectif est de recevoir la vision du dieu. Plus particulièrement, il s'agit pour le fidèle de se tenir dans la présence du dieu et de croiser son regard ; bien apercevoir la déité, et en même temps, idéalement, bien se faire voir par elle.

Pour réussir dans son entreprise de communication avec la divinité, le dévot doit compter sur un intermédiaire, un prêtre de temple appelé *pujari* ou *iyer*. Lui seul est habilité à approcher, toucher et invoquer correctement les idoles par un jeu complexe de formules (*mantra*) et de gestes de la main (*mudra*). Depuis sa plus tendre enfance, souvent au sein de sa propre famille, le *pujari* a été formé en conséquence, dans le respect de la tradition saivite. Son rôle est important car

« si les cérémonies sont exécutées par un prêtre attiré, [...] la divinité descend dans cette statue et l'habite. Ce n'est donc pas la chose de pierre ou de bois qui est adorée, mais l'esprit qui est censé y résider. » (Queguiner, 1958, p. 61)

Les *puja* se déroulent en trois temps. D'abord, « par l'invocation (*avahana*), on prie la divinité de se rendre présente dans le lieu, dans l'image et dans le cœur du dévot. [...] Ensuite, dans l'*upacheva* ou accueil, se déroule l'action proprement

liturgique, l'offrande. [...] Enfin, par le *visarjana*, on prend congé de la divinité et l'on se retire de sa présence. » (Queguiner, 1958, p. 61).

Essentiellement « les substances que l'on offre sont des végétaux ou des produits lactés. » (Malamoud, 2003, p. 10) À tout le moins, il s'agit d'eau sacrée, mais une *puja* plus élaborée pourra comprendre aussi des fleurs, du lait de coco, de la pâte de santal, du beurre clarifié, du millet rouge, du riz entier, du lait, du miel, des noix, de l'eau de rose, du yogourt, et des jus de fruits.³⁹ On fait aussi brûler du camphre et de l'encens, on allume la lampe sacrée et on fait sonner la cloche. Au terme de la cérémonie, le *pujari* distribue, parmi les fidèles présents, les offrandes ainsi bénies par la divinité. Chacun reçoit ainsi un *prasad*, c'est-à-dire un cadeau divin.

Parfois, les *puja* sont plus complexes et peuvent inclure le sacrifice par le feu de certaines matières et substances spécifiques, tandis que le prêtre récite les prières appropriées, toujours en sanskrit⁴⁰, parfois pendant plus d'une heure. « Le feu symbolise la bouche du dieu. Il avale les offrandes. Les prières sont prises pour être transformées en forces vitales.⁴¹ ». C'est le feu qui permet ainsi aux substances, subtiles ou grossières, d'aller et de venir, de voyager à travers les trois mondes.

« Ainsi les choses s'affectent les unes les autres, même celles qui ne sont pas matérielles comme l'espace, le temps et les castes, parce qu'elles possèdent toutes une « substance » (*dhatu*). La seule différence

³⁹ *Hindu Temple & Cultural Center of Kansas City*, www.htccofkc.org/puja_list/Abishekam.html

⁴⁰ Le sanskrit est la langue traditionnelle des rituels de temple.

⁴¹ Montagnon, Peter, *La longue recherche - L'Hindouïsme*, vidéocassette VHS, 52 min., son, couleur, BBC Londres, SADA Montréal, 1977.

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

entre elles est que certaines sont subtiles (*sukma*) tandis que d'autres sont grossières (*sthula*). » (Ramanujan, 1985, p. 70)

Certains rituels sont en hommage au divin. C'est ainsi que, chaque semaine, les *pujari* procèdent au bain rituel (*abhishekam*) des idoles. Au temple Maha Ganapathy de la rue Clark, l'*abhishekam* du dieu Ayyappa a lieu tous les dimanches à onze heures. On place d'abord l'idole dans un bassin et on fait ensuite couler sur elle successivement les mêmes substances que pour les *puja* avant de l'assécher complètement avec de la cendre sacrée (*vibhuti*) et de lui passer des vêtements nets.

Le calendrier religieux saivite

Le calendrier hindou est un calendrier lunaire, c'est-à-dire qu'il suit les diverses phases du satellite terrestre dans ses déplacements dans le ciel nocturne. Il comprend douze mois d'une trentaine de jours chacun⁴², qui sont ensuite divisés en deux. En effet, chaque mois est composé de deux quinzaines, une quinzaine dite « claire » (*sukla paksha* ou *baksham*⁴³) qui court de la nouvelle lune (*amavasya*) jusqu'à la pleine lune (*purnima*), et une quinzaine dite « noire » ou sombre (*krishna paksha* ou *baksham*) qui complète le mois avec les nuits où la lune se fait progressivement de plus en plus petite. Le nom de chacune des journées individuelles (*tithi*) fait référence à son ordre de succession par rapport à la pleine lune ou à la nouvelle lune : deuxième, sixième ou quatorzième *tithi* précédant ou suivant telle ou telle lune.

Par ailleurs, tout comme dans le calendrier grégorien, chaque journée du calendrier solaire est dominée par un astre ou

un objet céleste : le dimanche est consacré au soleil (*Surya*) tandis le lundi est gouverné par la lune (*Chandra*) ; le mardi est régi, bien sûr, par la planète Mars (*Mangal*) ; le mercredi, par Mercure (*Buddhi*) et le jeudi, par Jupiter (*Guru*) ; si le vendredi est placé sous la protection de Vénus (*Sukla*), le samedi, enfin, est sous l'emprise de l'imprévisible Saturne (*Sani*) (Eck, 1982, p. 253).

La plupart des fêtes religieuses et des cérémonies rituelles hindoues ont lieu à dates fixes, c'est-à-dire toujours la même *tithi* de la même quinzaine, claire ou obscure, du même mois. Ainsi la célébration rituelle de *sashti*, en l'honneur du dieu Murugan, a lieu tous les mois, le sixième jour suivant la nouvelle lune. De la même façon, tous les temples célèbrent deux fois par mois le cérémonial *ekadasi*, dédié au dieu Vishnou, généralement le 11^e jour suivant la pleine lune et la nouvelle lune. Une cérémonie semblable en l'honneur du dieu Ganesha, la *chaturthi*, se déroule aussi deux fois par mois, le 4^e jour suivant la nouvelle lune et la pleine lune.

« Auspicious times, seasons, and festivals are calculated by the lunar calendar, and we should note that every two to three years an extra month is added to the lunar calendar in order to square it with the solar calendar. Otherwise the slightly shorter lunar year would fall behind and slowly move through the seasons of the entire year, and its festival days would not keep a fixed seasonal time. » (Eck, 1982, p. 253)

On le voit bien, le calendrier d'un temple saivite est riche d'un grand nombre de fêtes, festivals et cérémonies. Tous les jours de l'année, sans exception, le temple est ouvert aux heures des *puja*. Dans les temples du Québec, celles-ci ont généralement lieu quatre fois par jour, soit vers 8 heures, à midi, à 18 heures et à 20 heures. Entre 13

h 30 et 17 h 00, les temples sont souvent fermés, les idoles étant considérées en sieste. Des *puja* plus complexes peuvent être demandées en tout temps et, pour certaines, il est préférable de s'entendre avec les prêtres à l'avance. Ces *puja* spéciales sont tarifées diversement, de 5 \$ pour la plus simple jusqu'à 501 \$ pour l'offrande des cent huit conques, dont le déroulement peut s'étendre sur plusieurs heures.

En s'installant ici, les saivites tamouls ont transporté avec eux leur agenda religieux. Les dates importantes du calendrier des fêtes et des festivals célébrés à Jaffna sont désormais au programme ici. Par exemple, rappelons que, pour tout fidèle saivite, le vendredi est un jour consacré à la fois à Murugan et à la *shakti*, la Grande Déesse. Si l'on ne peut se rendre au temple qu'une seule fois par semaine, c'est le vendredi soir qui est suggéré. C'est souvent à ce moment que les temples connaissent leur plus grande affluence.

La journée la plus importante du calendrier religieux saivite est sans conteste la veille de la nouvelle lune du mois de *Maasi* (février-mars), la *Maha Shiva Ratri*, la « grande nuit » consacrée au dieu Shiva. À cette occasion, les temples demeurent ouverts 24 heures durant. Cette année, cette fête s'est déroulée au cours de la nuit du 18 au 19 février et la prochaine aura lieu le 8 mars 2005. Vient ensuite l'anniversaire du dieu Ganesha, *Vinayaka Chaturthi*, le 4^e jour suivant la pleine lune du mois de *Aavani* (août/septembre), cette année célébrée le 1^{er} septembre. Notons également le festival de la *Navaratri*, une neuvaine consacrée à la Grande Déesse et célébrée les neuf nuits suivant la nouvelle lune du mois de *Purattasi* (sept.-oct.), c'est-à-dire du 14 au 22 octobre 2004. Soulignons enfin la *Skanda Shasti*, six

⁴² Il arrive parfois qu'un mois puisse compter 32 jours, comme ce fut le cas, en 2005, des mois de *Aani* et de *Aadi*, à la mi-juillet et la mi-août.

⁴³ Mot sanskrit signifiant l'aile d'un oiseau (Eck, 1982, p. 253).

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

jours après la nouvelle lune de *Aippasi* (oct.-nov.), le 17 novembre 2004, une fête qui vient rappeler la bataille de six jours que le dieu Murugan a menée contre les démons (*asura*) et sa victoire sur le mal.

Parmi les fêtes civiles, soulignons d'abord la fête du *Pongal*⁴⁴ du mois de *Thai*, célébrée le 14 janvier de chaque année, au cours de laquelle « on fête la première récolte de riz et on honore les animaux domestiques [...] ». (Frédéric, 1989, p. 208), de même que le Nouvel An tamoul, célébré chaque année au premier jour du mois de *Chitrai*, cette année le 13 avril. Il peut être intéressant de savoir que les fêtes de *Holi* (en mars) et de *Divali* ou *Dipavali* (en novembre), très populaires en Inde du Nord, ne sont soulignées que de façon marginale dans le Sud et au Sri Lanka. Notons enfin que chaque temple célèbre aussi un grand festival annuel (*brahmotsava*) au cours de l'été. Celui-ci se déroule généralement sur une période de dix à douze jours et il est l'occasion pour les fidèles d'emmener les principales divinités en procession à l'extérieur du temple. Montées sur des chars, et couvertes de vêtements d'apparat et de bijoux précieux, elles sont alors promenées en grande pompe dans les rues du quartier par les fidèles, au son des musiciens qui accompagnent la procession.

Pour l'année 2005, voici les dates des principales fêtes du calendrier liturgique saivite du temple Tiru Murugan de Dollard-des-Ormeaux :

- *Thai Pongal* (fête des récoltes) :14 janvier

- *Maha Shivaratri*⁴⁵ :8 mars
- *Vasantha Navaratri*⁴⁶ :du 9 au 17 avril
- Nouvel an tamoul :13 avril
- Festival annuel du temple :du 12 au 22 août
- *Vinayaka Chaturthi* (anniversaire de Ganesha) :7 septembre
- *Mahalaya*⁴⁷ :du 18 septembre au 2 octobre
- *Navaratri* (neuvaine à la Grande Déesse) :du 4 au 12 octobre
- *Skanda Shasti* (la victoire de Skanda) :7 novembre

On trouvera en Annexe 2 les noms des mois lunaires hindous en sanskrit et en tamoul.

Une dévotion particulière au dieu Murugan

Très souvent représenté sous les traits d'un enfant souriant, aux côtés d'un paon à la queue multicolore largement déployée, Murugan est l'un des dieux les plus populaires des Tamouls de l'Inde du Sud et du Sri Lanka, au point où il est souvent appelé *Tamil Kadavul*, c'est-à-dire le « souverain » des Tamouls. « C'est le champion du monde drâvidien contre le monde aryen. » (Frédéric, 1987, p. 764). Il s'agit du deuxième fils de Shiva et de Parvati, le frère cadet de Ganesha (*Pillaiyar*), et les shivaïtes tamouls ont pour lui une vénération fort ancienne et très fervente. Voici encore un extrait du catéchisme des saivites :

« God Siva is the Supreme Being, the One without a second, the Lord of Lords.

⁴⁵ Fête nocturne au cours de laquelle les temples sont ouverts toute la nuit, c'est la plus grande des fêtes du calendrier saivite.

⁴⁶ Petite neuvaine du printemps à la Grande Déesse. Voir la fête de *Navaratri* d'automne.

⁴⁷ Quinzaine au cours de laquelle on honore ses morts et ses ancêtres, équivalent de *Pitr-Paksha*, en Inde du Nord.

Amongst His creation are the Gods or Mahadevas who also live in the Third World. [...] We worship God Siva and the Gods Muruga and Ganesha, which we also call Mahadevas. » (Subramuniyaswami, 1990, p. 6)

On lui donne aussi plusieurs autres noms, par exemple, *Subrahmania*, c'est-à-dire « Cher-aux-brahmanes », *Karttikeya*, « Fils-des-nymphes », *Kaumaram* (de *kumar*, qu'on peut traduire par jeunesse), et *Shanmukha*, « Aux-six-visages ». Il est parfois désigné par les noms suivants : *Amalamurti*, *Arumukan*, *Canmukan*, *Caravanapavan*, *Cevvel*, *Cey*, *Ceyavan*, *Kankeyan*, *Kantan*, *Kantavel*, *Kantecami*, *Kukan*, *Kumaravel*, *Kumarecan*, *Punkavar*, *Seyan*, *Velan*, *Velavan*, *Velayudhan*, et *Visakha*. « Every deity has a number of personal names and epithets which emphasize different aspects of a deity's personality or different periods or exploits in his mythic history. » (Ryan, 1980, p. 72)

En sanskrit, il est aussi appelé *Agnibhu*, c'est-à-dire « Né-du-Feu », ou encore *Gangeya* et *Ganga-Putra*, c'est-à-dire « Fils-du-Gange », *Guha* « le Mystérieux », et *Sena-Pati* « Chef-des-armées ». De fait, le *Mahâbharata* mentionnerait trente et un de ses noms (Daniélou, 1992, p. 455). Cependant, deux noms sont le plus souvent utilisés pour le désigner et l'invoquer. Ce sont : *Skanda*, le nom sous lequel il a toujours été connu en Inde du Nord, et *Murugan* (de *murugu*, beauté), son nom le plus populaire en Inde du Sud et au Sri Lanka. Son culte est fort ancien et il a souvent été associé à la jeunesse, à la force et à la beauté. Il est parfois comparé à Dionysos chez les Grecs⁴⁸.

La religion tamoule primitive accordait beaucoup d'importance à la nature. En

⁴⁴ Fête populaire au Tamil Nadu où elle s'étend sur trois jours, le premier où l'on rejoint sa famille, le second dédié aux dieux et, en particulier, à *Surya*, le dieu Soleil, et le troisième, consacré aux animaux, surtout les bovidés dont on peint les cornes de couleurs vives. *Pongal* marque en outre la remontée du soleil vers le haut du ciel.

⁴⁸ Site web dévotionnel *Murugan Bhakti*, www.xlweb.com/heritage/skanda/dionysus.htm

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

conséquence, tout ce qui était relié à celle-ci était sacré : par exemple, la végétation, la fertilité, la terre et les rivières. Murugan a d'abord été un dieu des collines, associé à la chasse et, en particulier, à la chasse aux démons qui hantaient les forêts. C'est la raison pour laquelle, les six temples majeurs qui lui sont dédiés au Tamil Nadu, et qui forment un circuit couru de pèlerinage, ses « six camps de guerre » (*Aru Padai Veedugal*) sont tous situés sur des collines (Palani, Tiruttani, Tirupparankunram, Swamimalai, et Palamutircolai) ou, à tout le moins, sur une élévation (Tiruchendur).

Déjà Patanjali, au II^e siècle avant l'ère commune, mentionnait la production et la distribution d'images du dieu, et faisait allusion « [...] à la vente par les souverains Mauryas de figurines de Çiva [et] de Skanda. » (Renou, 1951, p. 69). On aurait aussi trouvé des pièces de monnaie frappées à l'époque de l'empire Kushan (du III^e s. AEC au II^e s. EC) et portant le nom de Skanda (Daniélou, 1992, p. 454). La sanction officielle du culte au « Roi des rois, le Commandeur des armées célestes » est toutefois venue du sage Shankara, philosophe du VIII^e et IX^e s. de l'ère courante qui, dans sa célèbre classification des sectes (*shamatha*), ajoutait la dévotion à Skanda-Murugan (*Kaumaram*) aux côtés des cinq autres dévotions orthodoxes (*Ganapathyam, Saivam, Vaishnavam, Sauram, Shaktham*).

Indéniablement, l'ouvrage le plus important relatif au dieu Murugan, et le plus souvent cité encore aujourd'hui, est le *Kandapurânam*, une œuvre du XIV^e s. de Kacciyappa Shivacariyar qui passe pour avoir fondé son récit sur une *Sankarasamhita* sanskrite (Dessigane et Pattabiramin, 1967, p. I). Il s'agit en fait d'un long poème en strophes qui raconte la légende de celui qui a sauvé le monde en triomphant du mal

et des démons (*asura*), et où sa naissance fait l'objet d'un récit poétique:

« Le Maître à la couleur du crépuscule de la nuit (Shiva) changea sa forme habituelle. Il prit six têtes et fit sortir de chacune d'elles une étincelle. [...] Il dit au Feu et au Vent de les prendre dans leurs mains et de les laisser dans l'eau de la Kankai [le Gange], afin que celle-ci les charrie et les dépose dans l'étang Caravanam. [...] De l'eau du Caravanam surgit Murukan, avec un corps brillant, six têtes et douze bras.[...] Les six nymphes [Kartikai] descendirent dans l'eau pour prendre l'enfant. Elles virent alors six enfants, au lieu d'un, d'une ressemblance parfaite entre eux. Chacune d'elles en prit un et l'allaita. (st. 92-127). » (Dessigane et Pattabiramin, 1967, p. 16-17)

« Jadis la vertu fit défaut dans les trois mondes. Les gens devinrent vicieux, commettant des méfaits. » Ainsi commence la légende de Murugan telle que racontée par le *Kandapurânam*. Un jour, les Tevar, qui habitaient les cieux au milieu des dieux, vinrent implorer Shiva de les débarrasser des Acurar qui les persécutaient. Même Vishnou et Brahma lui demandèrent d'intervenir. Shiva accepta en envoyant son fils pour exterminer les Acurar.

Une autre tradition veut que Skanda soit né directement du sperme de son père. Enflammé à la vue de Parvati plongée dans l'exercice de pratiques ascétiques, Shiva ne put contenir sa semence. Celle-ci tomba d'abord dans la bouche du feu, puis dans le Gange qui la rejeta dans des roseaux. C'est pourquoi il est dit « Skanda », c'est-à-dire « Venu du sperme » (Frédéric, 1987, p. 1014) ou « Jet-de-sperme » (Daniélou, 1992, p. 453). Quoi qu'il en soit, c'est pour ses exploits guerriers que Murugan est surtout connu, vénéré, remercié et craint. Le but de sa naissance n'était-il pas de

commander l'armée des dieux contre les *asura* : les démons Taraka, Surapadman, et Simhamukha?

Pour l'aider dans son entreprise, Shiva lui fit don de onze armes :

« un *tomaram* (sorte de massue), une bannière, une épée, un *kulicam* (cotte d'armes), un arc, une flèche, un *ankucam* (croc à éléphants), une cloche, un *pankayam* (*tamarai*, arme piquante en forme de lotus), un *tantam* (gourdin) et une hache. » (Dessigane et Pattabiramin, 1967, p. 26).

Il mit à sa disposition un char traîné par cent mille chevaux, cent mille neuf guerriers, et trois dieux, Ayan, Makapati et Mal, qu'il chargea d'accompagner son fils. Il lui remit enfin le *Vel*, une longue lance à la pointe large et acérée, en forme de feuille, qui représente à la fois la vastitude de la connaissance et la discrimination pénétrante, une sorte de javelot « capable de réduire à néant les cinq éléments de la nature et de détruire tous ceux sur lesquels il est lancé » (Dessigane et Pattabiramin, 1967, p. 27). En tant que *shakti* du dieu, elle s'attaque aux bas instincts de la nature humaine tout en garantissant au dévot force, courage et refuge dans l'adversité.

Mais Skanda et Murugan ne font-ils qu'un ? Plusieurs chercheurs ont vu un seul et même dieu dans Skanda, extrêmement populaire au début de l'ère courante en Inde du Nord mais aujourd'hui presque totalement oublié, et Murugan, le dieu national des Tamouls. D'autres théories soutiennent plutôt qu'il faut voir à l'œuvre, entre deux divinités distinctes, une forme de syncrétisme dont l'hindouisme semble avoir toujours eu le secret. Le sujet mérite une étude détaillée. Qu'il suffise toutefois de rappeler que, pour ses fidèles, Murugan et Skanda, le dieu des collines et le chef des armées célestes, ne forment qu'un, et

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

qu'une littérature abondante, aussi bien en sanskrit qu'en tamoul, a été consacrée à celui qui est « resté indéfiniment un adolescent » (Frédéric, 1987, p. 1014).

Le symbole numérique de Murugan est le six. Il est souvent représenté avec six visages, il a eu six nourrices (les *Krttika*), et sa bataille victorieuse contre les démons a eu lieu alors qu'il n'était âgé que de six jours. De plus, ses qualités sont au nombre de six : la félicité, la plénitude, l'éternelle jeunesse, l'énergie sans borne, la protection contre le mal et une force spirituelle peu commune. Ses couleurs sont le jaune doré et le rouge feu, représentant respectivement le soleil et la flamme du sacrifice. Le rouge est aussi associé à la terre du Tamil Nadu, gorgée du sang des démons qu'il a tués.

Dans les temples saivites tamouls, plusieurs symboles propres à Murugan sont vénérés, comme le *shatkonam*, une figure géométrique qu'on retrouve dans le *yantra* (diagramme symbolique) du dieu. Il s'agit d'une étoile à six pointes, associée de nos jours au judaïsme. Le triangle qui pointe vers le haut représente le dieu Shiva et le feu, alors que celui tourné vers le bas symbolise sa *shakti* et l'eau. C'est l'union des deux triangles qui donne naissance à Murugan. *Seval* et *Mayil* sont deux animaux associés au dieu. Tous deux sont nés à la mort du démon Surapadman, tranché en deux, au combat, par la lance de Murugan. Le premier, *Seval*, est un coq de combat rouge et bien en chair dont le cri proclame l'aube d'une ère nouvelle, celle de la sagesse. De son côté, *Mayil* est le *vahana* du dieu, son véhicule. Il s'agit d'un paon dont les couleurs rappellent les collines verdoyantes et la fertilité de la campagne tamoule. Tueur de serpents, il est vif comme son maître et il propose la conquête de l'ego, de l'orgueil et de la vanité. Avec un

serpent dans ses griffes ou son bec, *Mayil* représente la victoire sur les forces cosmiques maléfiques, « contre les instincts les plus subtils qui enchaînent l'esprit de l'homme à son corps » (Daniélou, 1992, p. 455). Avec *Mayil* à ses côtés, Murugan symbolise le pouvoir de « l'abstinence sexuelle qui "enlève" les poisons (avarice, ignorance, etc.) symbolisés par les serpents. » (Frédéric, 1987, p. 1014)

Côté matrimonial, Murugan a deux épouses : Deivayanai, aussi appelée Devasena, et Valli. Elles représentent, respectivement, le pouvoir de la connaissance et la puissance de l'action. La première, associée au monde céleste, est la fille d'Indra que celui-ci a donnée à marier à Murugan pour le remercier de lui avoir permis de retrouver son trône. La seconde épouse, Valli, est fille d'un ermite et d'une biche, et donc associée à la terre. Elle était d'une rare beauté et habitait la jungle, dans une contrée que les shivaïtes tamouls du Sri Lanka situent à Kataragama, au sud de l'île.

L'hindouisme des Tamouls de Montréal : conclusion

Cette dernière partie de notre étude portait spécifiquement sur la tradition religieuse de la communauté hindoue tamoule sri-lankaise de Montréal. Nous avons d'abord vu à situer leur culte saivite dans la grande famille shivaïte de l'hindouisme contemporain, puis nous nous sommes attachés à décrire certaines de leurs cérémonies religieuses et rituels de temple. Ensuite, après avoir tracé les grandes fêtes du calendrier liturgique de la communauté, nous avons évoqué la figure de la divinité principale des saivites tamouls, le Seigneur Murugan.

En guise de conclusion à cette étude de contextualisation de la communauté hindoue tamoule sri-lankaise de Montréal, nous offrons maintenant une réflexion

personnelle sur l'avenir de l'intégration de celle-ci à la majorité francophone du Québec.

Conclusion

La communauté hindoue tamoule sri-lankaise de Montréal, si elle n'est ni très nombreuse ni très ancienne, contribue tout de même de façon importante à l'enrichissement de la diversité religieuse du Québec. Forte de douze à quatorze mille membres, elle est reliée au *Saiva Siddhanta*, un culte shivaïte très peu connu ici jusqu'à maintenant. Déjà, quatre temples lui sont consacrés dans la grande région montréalaise.

Les membres de cette communauté, dont la plupart sont arrivés ici par nécessité plutôt que par choix en raison d'une guerre qui sévit toujours dans leur pays d'origine, sont aujourd'hui devant un choix difficile : continuer d'espérer un éventuel retour au Sri Lanka qui tarde toujours à venir, ou s'investir à fond ici, dans cette terre d'asile qui n'est pas leur patrie d'origine mais qui, avec le temps, est en voie de devenir celle de leurs enfants.

De leur côté, les membres de la société d'accueil ont également un choix à faire, qui s'apparente au leur mais à l'inverse cette fois : soit ignorer ces gens et attendre qu'ils retournent chez eux, une fois la paix revenue, ou encore aller au devant d'eux et leur proposer, dans une véritable attitude d'accueil, une invitation à se joindre à eux et à enrichir la collectivité québécoise de leurs différences et de leurs ressemblances. Il serait peut-être temps qu'à la faveur d'un anniversaire, par exemple, le Québec reconnaisse officiellement leur présence et invite la population à s'intéresser davantage aux hindous tamouls sri-lankais et à ce qu'ils peuvent

Cahier de recherche no. 2 uqàm janvier 2005

nous apporter. Que le GRIMER ait choisi de les inclure dans sa recherche sur le Montréal ethno-religieux est en lien avec cette nouvelle attitude et nous ne pouvons que nous en réjouir.

Bibliographie

- ARULIAH, Arul S., « The Sri Lankan Tamil Community », dans Elizabeth McLuhan (editor), 1995, *Safe Haven : The Refugee Experience of Five Families*, Toronto, Multicultural History Society of Ontario, 228 p.
- BLANK, Jonah, 1992, *Arrow of the Blue-Skinned God. Retracing The Ramayana Through India*, New York, Doubleday, 351 p.
- BOULANGER, Chantal, 1991, *Au Royaume de Nataraja. Un guide des temples, des croyances et des habitants du Tamil Nadu*, Paris, Librairie de l'Inde, 131 p.
- BRUNGER, Fern, 1994, *Safeguarding Mother Tamil in Multicultural Quebec : Sri Lanka Legends, Canadian Myths, and the Politics of Culture*, Thèse de doctorat, Département d'Anthropologie, Université McGill, 325 p.
- CHAUDHURY, P.C. Roy, 1985, *Sri Lanka*, New Delhi, Sterling Publishers Private Limited, 91 p.
- COOMARASAMY, Sudha & Safia SHIRE, *Somalian and Tamil Refugee Women in Montreal : Twenty case studies*, Nursing-Social Work Library, Université McGill, 1988, 81 pages.
- DANIELOU, Alain, 1961, dans « Introduction », *Le roman de l'anneau (Shilappadikâram)* par le Prince Ilango Adigal, traduit par Alain Daniélou et R.S. Desikan, coll. Unesco, Paris, Gallimard, NRF, 224 p.
- _____, 1992, *Mythes et dieux de l'Inde. Le polythéisme hindou*, Paris, Éditions du Rocher, 643 p.
- DESSIGANE R. et P. Z. PATTABIRAMIN, 1967, *La légende de Skanda selon le Kandapurânam tamoul et l'iconographie*, Pondichéry, Institut français d'Indologie, 288 p et 28 planches de photos.
- DISANAYAKA, J.B., 1998, *Understanding The Sinhalese*, Colombo, Godage Poth Mendura, 184 p.
- ECK, Diana L., 1982, *Banaras : City of Light*, New York, Alfred A. Knopf, 427 p.
- ELIADE, Mircea, 1983, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, tome 2, Paris, Payot, 519 p.
- FREDERIC, Louis, 1987, *Dictionnaire de la civilisation indienne*, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1277 p.
- _____, 1989, *Le Livre des religions*, coll. Découverte Cadet, Paris, Gallimard, 261 p.
- HULUGALLE, H.A.J., 1999, *Ceylon of the early travelers*, Colombo, Arjuna Hulugalle Dictionaries, 4^e édition, 187 p.
- JULIA, Jean-Marie, 1985, *Le génocide des Tamouls à Sri Lanka*, Paris, Theroomyasmamonthar, 127 p.
- LOTH, Anne-Marie, 1981, *Védisme et Hindouisme : du divin et des dieux*, Les Pavillons-sous-Bois, Le Bas Père et Fils Éditeurs, 414 p.
- MALAMOUD, Charles, « Entretien avec Charles Malamoud », « *Les Mystères de l'Inde* », *L'Histoire*, numéro spécial # 278, juillet-août 2003, 114 p.
- MANOGARAN, Chelvadurai, 1987, *Ethnic Conflict and Reconciliation in Sri Lanka*, Honolulu, University of Hawaii Press, 232 p.
- MONTAGNON, Peter, *La longue recherche - L'Hindouisme*, vidéocassette VHS, 52 min., son, couleur, BBC Londres, SADA Montréal, 1977.
- PAUL, Lionel, 1997, *La question tamoule à Sri Lanka 1977-1994*, Paris, Éditions L'Harmattan, 271 p.
- PLINY, *Natural History*, Vol. II, Libri III-VII, traduction de H. Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1942, réimpression de 1961, 663 p.
- QUEGUINER, Maurice, 1958, *Introduction à l'hindouisme. Exposé critique*, Paris, Éditions de l'Orante, 310 p.
- RAM, Mohan, 1989, *Sri Lanka. The Fractured Island*, New Delhi, Penguin Books, 158 p.
- RAMANUJAN, A., *Existe-t-il une manière indienne de penser ?*, traduit par François Péraldi, Cahiers Confrontation n°13, Actualité de l'Inde, printemps 1985, pages 59 à 75.
- RASANAYAGAM, Mudaliyar C., 2003 [1926], *Ancient Jaffna. Being a Research into the History of Jaffna from Very Early Times to the Portuguese Period*, foreword by S. Krishnaswami Aiyangar, New Delhi, Asian Educational Services, 10 illustr., xxiv + 390 p. + liii
- RENOU, Louis, 1951, *L'hindouisme*, Paris, Presses universitaires de France, 124 p.
- RYAN, Kathleen Sheila, 1980, *Pollution in Practice: Ritual, Structure, and Change in Tamil Sri Lanka*, Thèse de doctorat, Faculté des études avancées, Université Cornell, 164 p.
- SUBRAMUNIASWAMI, Sivaya, 1990, *Dancing with Siva. A Hindu Catechism*, Hawaii, Himalayan Academy, 238 p plus 66 p hors texte.
- TATTWANANDA, Swami, 1984, *Vaisnava Sects, Saiva Sects, Mother Worship*, Calcutta, Firma KLM Private Ltd, 121 p.
- WILLIAMS, Raymond Brady, 1988, *Religions of Immigrants from India and Pakistan. New Threads in the American Tapestry*, Cambridge University Press, 336 p.
- WILSON, A. Jeyaratnam, 1988, *The Break-up of Sri Lanka : The Sinhalese-Tamil Conflict*, Honolulu, University of Hawaii Press, 240 p.
- ZVELEBIL, Kamil V., 1973, *The Smile of Murugan on Tamil Literature of South India*, Leiden, E. J. Brill, xvi, 378 p.

Annexe 1

BOTTIN PARTIEL DES RESSOURCES DE LA COMMUNAUTÉ TAMOULE DE MONTRÉAL (v. 6.1.5)

1. Temples et lieux de culte saivites

Temple Tiru Murugan
La Mission Saïva du Québec
1611, boul. Saint-Régis
Dollard-des-Ormeaux, Montréal, QC
H9B 3H7
514-683-8044
www.montrealmurugan.org

Temple Durkai Amman
Société Durkai Amman Koyil
271, rue Jean-Talon Ouest
Montréal, QC
H2R 2X8
514-272-2956
www.mtlurkai.com

Temple Sri Katpaka Maha Ganapathy
9865, rue Clark
Montréal, QC
H3L 2R5
514-381-1010
www.montrealtamil.com/temples/ganapathy/index.html

Temple Subramanya/Ayyappa
8^e avenue
Val Morin, QC
JOT 2RO
819-322-3226; 819-322 1379
www.sivananda.org/camp/temple.htm

2. Organismes communautaires

Association Mondiale Tamoule
(aussi connue sous le nom de Association tamoule Eelam du Québec)
4160, avenue Van Horne
Montréal, QC
H3S 1S1
Tél. 514-735-9984
www.wtm-mtl.com/

Congrès tamoul canadien du Québec
Mme Ramani Balendra, prés.
514-766-8019
www.ctconline.ca

Canadian Tamil's Chamber of Commerce
M. Mohan Sundaramohan, prés.
301-5200 Finch Ave. East
Toronto, ON
M1S 4Z4
416-335-9791
www.ctcc.ca

3. Organismes pédagogiques et culturels

L'Association de Thamilar Olli
7290, rue Hutchison, # 504
Montréal, QC
H3N 1Z1
514-278-3574
»»» M. Murugaiyah Narayanar, prés.

Centre éducatif Maanavar Arivalayam
5871, avenue Victoria
Montréal, QC
H3W 2R7
514-731-8532
»»» M. Singarajah Sountharajah, prés.

4. Écoles de danse classique

La Troupe de danse Uma Vasudevan
618, rue Massena
Greenfield Park, QC
J4V 1E2
450-926-2107
http://naadham.tripod.com/id18.html
>>> M. Vasu Govindarajan, président

Bharatiya Sangeetha Sangam
2150, rue Lapinière
P.O.Box No. 44055
Brossard, QC
J4W 2T5
Tel : (514) 633-9193
www.bssmontreal.org/

École de danse et de culture tamoule
Montreal Bharatha Kakalayam
4870, Plamondon, # 8
Montréal, QC
H3W 1E6
Tél. 514-736-0539
>>> Mme Sharada Jerarajah, fondatrice et directrice

L'école de Bharata Natyam de Priyamvada Sankar
8000, Nantes
Brossard, QC
J4Y 1Z1
Tél. 450-443-0102
>>> Mme Priyamvada Sankar, artiste et directrice

5. Organismes d'aide

Centre communautaire des femmes sud-asiatiques
1035, Rachel Est, 3^e étage
Montréal, QC
H2J 2J5
514-528-8812

Centre d'accueil et référence pour immigrants de Saint-Laurent (CARI)
1179, boul. Décarie, # 10
Montréal, QC

H4L 3M8
514-748-2007
www.cari.qc.ca/

Service d'interprète, d'aide et de référence aux immigrant(e)s ou réfugiés indochinoises (SIARI)
6767, Chemin de la Côte-des-Neiges, # 499
Montréal QC
H3S 2T6
514-738-4763

Carrefour de liaison et d'aide multiethnique (CLAM)
7290, rue Hutchison, 2^e étage
Montréal, QC
H3N 1Z1
514-271-8207

6. Services sociaux et de santé

Clinique médicale Lanka
5871, avenue Victoria
Bureau 110
Montréal, QC
H3W 2R7
514-344-2553

CLSC Côte-des-neiges et Parc-Extension
5700, chemin de la Côte-des-Neiges
Montréal, QC
H3T 2A8
514-731-8531

7. Publications montréalaises (en anglais)

Bharat Times
CITP inc.
2745, rue Jeanne D'Arc, # 22
Montreal, QC
H1W 3W2
514-256-8402
www.citpinc.biz/bharattimes/
bharattimes@citpinc.ca
>>> Mme Monika Spolia, Publisher and Editor

Pragati
P.O. Box 85
Station NDG
Montréal, QC
H4A 3P4
Té. 514-481-7445
pragati@pragatimedia.com
>>> M. G. Bhowmick - Editorial/Advertising

Annexe 2

Les mois du calendrier lunaire sanskrit⁴⁹ :

L'année commence au premier jour du mois de *Chaitra* (en 2005, le 9 avril), c'est-à-dire au lendemain de la nouvelle lune (*amavasya*) de *Phalgunā*, débutant ainsi sur une quinzaine « claire » (*sukla paksha*). En conséquence, l'année se terminera dans l'obscurité progressive d'une quinzaine « sombre ».

- *Chaitra* : Mars / Avril
- *Vaishakha* : Avril / Mai
- *Jyeshtha* : Mai / Juin
- *Ashadha* : Juin / Juillet
- *Shravana* : Juillet / Août
- *Bhadrapada* : Août / Septembre
- *Ashvina* : Septembre / Octobre
- *Karttika* : Octobre / Novembre
- *Margashirsha* : Novembre / Décembre
- *Pausha* : Décembre / Janvier
- *Magha* : Janvier / Février
- *Phalgunā* : Février / Mars

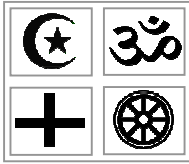
Les mois du calendrier lunaire tamoul⁵⁰ :

L'année nouvelle tamoule débute quelques jours après l'année sanskrite d'Inde du Nord (en 2005, le 13 avril), et indifféremment de la nouvelle lune ; c'est plutôt l'entrée du soleil dans une nouvelle constellation qui dicte le changement de mois et d'année.

- *Panguni* : Mars / Avril
- *Chithirai* : Avril / Mai
- *Vaikasi* : Mai / Juin
- *Aani* : Juin / Juillet
- *Aadi* : Juillet / Août
- *Aavani* : Août / Septembre
- *Purattasi* : Septembre / Octobre
- *Aippasi* : Octobre / Novembre
- *Karthigai* : Novembre / Décembre
- *Markazhi (Margali)* : Décembre / Janvier
- *Thai* : Janvier / Février
- *Maasi* : Février / Mars

⁴⁹ D'après Eck, 1982, p. 258

⁵⁰ D'après le calendrier du temple *Tiru Murugan*, situé à Dollard-des-Ormeaux, Montréal.



GROUPE DE RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE SUR LE MONTRÉAL ETHNORELIGIEUX (GRIMER)

Résumé du projet

Le GRIMER rassemble des chercheuses et chercheurs des départements des Sciences religieuses et de Géographie de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Bénéficiant d'une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, l'équipe a pour objectif général d'étudier les manifestations et le rôle de l'appartenance religieuse au sein de différentes minorités ethnoculturelles qui se sont établies dans le Grand Montréal depuis le début des années 1970. Le projet vise, plus précisément, à cerner la fonction du facteur religieux dans l'élaboration de ce que le sociologue Albert Bastenier (2004) appelle l'identité et la conscience ethniques.

Dans la première phase de son programme de recherche (période 2004-2007) le GRIMER effectue des enquêtes auprès de quatre communautés spécifiques : les bouddhistes d'origine cambodgienne, les hindous d'origine tamoule (sri-lankaise), les musulmans d'origine maghrébine et les pentecôtistes d'origine africaine sub-saharienne. Le programme de recherche comprend également trois études « transversales », dont l'une qui trace l'évolution démographique de la diversité ethnoreligieuse au Québec depuis 1961, alors que les deux autres s'attardent aux femmes et aux adolescents — deux sous-ensembles sociaux pour qui le facteur religieux semble entraîner des enjeux particuliers selon les études ethniques disponibles. Les résultats du GRIMER seront présentés, entre autres, sous forme d'un recueil à la fin de la période triennale susmentionnée.

L'équipe professorale du GRIMER :

Coordonnateur : **Louis Rousseau** (PhD en science des religions)
Téléphone : (514) 987-3000, poste 4447#
Courriel : louisdrousseau@videotron.ca

Co-chercheurs : **Mathieu Boisvert** (PhD en *Religious Studies*)
Téléphone : (514) 987-3000, poste 6909#
Courriel : boisvert.mathieu@uqam.ca

Jean-René Milot (PhD en *Islamic Studies*)
Téléphone : (514) 987-4497
Courriel : milot.jean-rene@uqam.ca

Frank W. Remiggi (PhD en géographie)
Téléphone : (514) 987-3000, poste 4549#
Courriel : remiggi.frank@uqam.ca

Marie-Andrée Roy (PhD en sociologie)
Téléphone : (514) 987-3000, poste 7860#
Courriel : roy.marie-andree@uqam.ca